

modèle de *circā*, *circiter* (v. Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 506, 3).

oblāta, -ae : féminin substantivé de *oblātus*, participe de *offerre* qui dans la langue de l'Église a pris le sens spécial de « offrir à Dieu, sacrifier », d'après *προσφέρω*. De là *oblāta (hostia)* « hostie », qui a aussi désigné un gâteau fait de la même pâte que l'hostie, « oublie ». M. L. 6012 ; B. W. s. u.

oblectō : v. *lax*, *laciō*.

obliquus, -a, -um : oblique ; d'où « indirect ». Sens physique et moral. En grammaire, *obliqui cāsus*, *obliqua orātiō*, par opposition à *rectus cāsus*, *recta orātiō*. Ancien (Cat.), classique, usuel. M. L. 6014 et 6013.

Dérivés (de l'époque impériale) : *obliquitās* (= λογίτης) ; *obliquō*, -ās, -ātiō. Composé poétique : *obliquoquologus* = λογίτης (Gloss.).

A *obliquus* semble se rattacher un adjectif sans préfixe, *liqui*, qui se trouve avec le sens de « oblique » dans Frontin, *Expos. Form.*, p. 32, Goes. On y rapporte aussi un verbe *linquor* (ou *liquor*) qui se trouvait dans Acc., Brut. 1, 28, *dextrorum orbem flammeum/radiatum solis linquier* (varr. *liquier*) *cursu novo*, où le sens serait « (j'ai) crié voir le disque flamboyant et rayonnant du soleil oblique vers la droite suivant une marche nouvelle ». Mais ce *linquier* doit provenir de *linquō*, cf. *deliquium solis* « éclipse de soleil ».

Hom. *λεξιπλό* « obliquement » est d'ordinaire rapproché de *λεξιός*, etc., ce qui l'éloigne du mot latin. Les autres explications sont incertaines.

oblitescō : v. *lateō*.

oblitterō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : proprement « effacer les lettres », glosé ἀπάλεῖσθαι γράμματα, CGL II 232, 44 (sens très rare ; cf. Tac., A. 11, 15, 2). Le verbe a été rapproché de *oblitus* (d'où la graphie *obliterō*), et employé surtout dans le sens de « faire oublier » ; cf. Non. 146, 28 : *oblitterare est obscurefacere et in obliuionem ducere*. *Accius Agamemnonidis* (42) : *inimiciitas Pelopidum | extinctas iam atque oblitteratas memoria renouare*. Ancien, classique, mais rare.

Dérivés : *oblitteratiō* (rare, non attesté avant Plin.), -tor (Tert., Paul. Nol.) ; *oblitterus* : *Laeuvius oblitteram gentem pro oblitteratam dixit*, Gell. 19, 7, 4. Sur la formation de cet adjectif, v. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.* p. 196 et 254.

oblūscor, -eris, oblitus (le *obliuītus* que Cassiodore, GLK VII 206, 1, dit avoir lu *in antiquis monumen- tis* n'est pas autrement attesté) *sum*, *oblūscor* (forme contracte *oblīscor* attestée par le métre dans *Accius*, cf. Non. 500, 3 et 6, et dans Plt., Mi. 1359) : oublier (suivi du génitif comme *meminī* ; l'accusatif est plus rare et sans doute plus récent, surtout avec un complément de personne). Le participe *oblītus* a le sens actif « oublier » et passif « oublié » ; de là, à basse époque, l'emploi de *oblūscor* avec le sens passif ; cf. Dig. 23, 2, 60, § 6. Usité de tout temps. Remplace dans les langues romanes par un dénominatif tiré de *oblitus*, **oblītare*, panroman, M. L. 6015 ; et **exoblitare*, 3024 b, à côté de **dismemorare* et **dimenticare*, v. B. W. s. u.

Formes nominales et dérivés : *oblitor*, -ōris m. (tar- dif, cf. Jér.) ; la langue classique dit *immemor* ou *oblī- tus* ; *obliuītō* f. (classique) ; *oblītius* (Varr., L. L. 5, 10) « tombé dans l'oubli » ; *oblītūm* n. (usité surtout au pluriel *oblītū*, création de la poésie dactylique pour remplacer *oblītō*, cf. Mar. Victor., GLK VI 25, 10, qui cite *contātō* et *contātīa*) ; *oblītōs* ; *oblītā- lis* (Prud.) ; *inoblītus* (Ov. = ἀλητός).

« *Obliuītō* est une métaphore empruntée à l'écriture qu'on efface. C'est un mot de même famille que *oblī- nere* « effacer, raturer », Cic., Fin. 1, 17, *ut aduersa quasi perpetua obliuione obruamus* ; Deiot. 13, *en quaē um- quam uetus obruet, aut quae tanta delebit obliuio?* » (Bréal). Une trace de ce sens ancien apparaît peut-être encore dans Plt., Tri. 1018, *tribusne te poteris | memoriā (memoria codd.) esse oblitum*. — L'élargissement *-ōr- de la racine **lei-* semble se retrouver dans lat. *leūs*, cf. gr. *λεῖος*, et dans got. *af-linnan* (de **linwan* = ἀλητός), qui est à noter aussi pour le sens.

obluēuuiasse : *dicebant antiqui mente errasse, quasi in luce deorum alicui occurrisse*, P. F. 203, 13. Sans autre exemple.

obnoxius, -a, -um : soumis à, sujet à, exposé à. Généralement accompagné d'un complément au datif : *uxori obnoxius* (Tér.) ; *obnoxius atque subiectus alicui* (T.-L.) ; *ne fratri radiis obnoxia surgere luna* (Vg., G. 1, 396). S'emploie aussi absolument : *aut superbus aut obnoxius uidear* (T.-L. 23, 12, 9) ; *supplex et obnoxius* (Cic., ad Brut. 1, 17, 6).

Fréquemment employé dans la langue du droit, sans doute parce que l'adjectif a été rapproché de *noxa*, *noxius, innoxius*, comme l'indiquent l'étymologie de P. F. 207, 10 : *obnoxius poenae, obligatus ob delictum*, et l'emploi de *obnoxio*, dans Claud. Mamert., Stat. anim. 2, 9, et *alienis senet noxiis obnoxiantes*. Certains emplois inclinent à faire croire que l'adjectif a été rattaché aussi à *necōtō*, *nexus*, qui indiquent, comme on l'a vu, un lien juridique ; cf. S. Pantzersjelm Thomas, dans *Festschr. Alf Torp*, 150-153. Sur le sens, v. Gell. 6, 17.

Dérivés : *obnoxiē* adv. (Plt. et T.-L.) ; *obnoxiōsūs* (archaïque) et *obnoxiōsē* ; *obnoxiō*, v. plus haut ; *obnoxiātēs* (tar- dif).

Comme dans *anxius*, *alsius*, il s'agit d'un dérivé de désidératif en -s-. La racine serait celle de *nancior* ; v. ce mot.

oboeidiō, -is, -īm (-ii), -ītūm, -īre : *oboeidire, abau- dire*, P. F. 203, 11. Cf. pour le préfixe *obsequi*, *obtem- perare* : obéir à (datif). Le sens étymologique apparaît dans l'expression *dīcō oboeidentem esse*, synonyme de *dīcō audientem esse*. Ancien, usuel et classique. Formes de caractère savant en roman. M. L. 6016. Irl. *oibid* « oboeidiens ».

Dérivés et composés : *oboeidentia* ; *oboeidītō*, -tor ; *oboeidentiātītēr* (bas latin) ; et, dans la langue de l'Église, *inoboeidiō*, -diēns (= ἀπειθής) ; *dītēr*, -dītēs (cf. *inobsequēns*, -tīa, *inobseruāns*, -uantia, tous d'époque impériale) ; *inoboeidus* (un exemple douteux dans Arn. 7, 43).

Cf. *audiō*. Mais la diphongue -oe- est obscure. On attendrait **obaudiō*. Essais d'explication dans Solmsen, *Studien z. lat. Lautgesch.*, p. 150, et Juret, *Phonēt.*, p. 134.

ō, ūh : exclamation qui sert à appeler, à invoquer, ou qui marque une forte agitation de l'âme, étonnement, admiration, trouble, etc. Joint à un vocatif (ou nominatif appellatif) ou à un accusatif, suivant que l'on appelle quelqu'un ou que la pensée du sujet parlant se dirige vers un objet : *o Romule die* (Enn.) et *o miseris hominē mentes* (Lucr.) ; rarement (comme *prō*) à un génitif, e. g. Catulle 9, 5, *o nuntiū beati* ; cf. Luc., Pisc. 5, *ō τῆς ἀναγνωρίσεως*. Ce génitif peut s'employer seul, ainsi Plt., Mo. 912, *di immortales, mercimoni lepidi*. S'emploie aussi devant particule : *ō quam, ū ostenditō*. Pour *skr. abhi*, v. *ambi*. Cf. gr. *ὦ*, *ὦ* ; got. *ō*. V. *ōhē*.

ob, obs (ce dernier usité seulement en composition ; cf. *obs-olēscō*, sans doute formé analogiquement d'après *ex-olēscō* ; *obstinet* *dicebant antiqui quod nunc ostendit*, P. F. 214, 12, cf. *abstineō* ; *opstrudant* « *auide trudant* », P. F. 209, 9, où il est souvent réduit à *os-* : *ostendō*, *oscen*) : préverb et préposition à sens local (avec l'accusatif), les exemples de *ob* avec l'ablatif ou le génitif sont très tardifs et dus à l'influence de *prō* ou de *causā* : « devant, au-devant de » (cf. *obuius* et *obuiam*, *obiter*), et par suite « en vue de » (sens physique et moral ; *ob rem*) et « contre » (avec idée d'hostilité), « en échange de ». Le sens local est bien attesté encore dans les textes archaïques et jusque dans Cicéron (non dans César) en prose et dans la poésie impériale et chez les prosateurs archaïsants, cf. Lex XII Tab. 2, 3, *ob portum obuagulatum ito*, et il est demeuré dans les composés verbaux *obiciō*, *offerō*, *ostendō*, *obmouēō* (archaïque), *ommentō* (id.), *omittō*, *oppilō*, etc. ; l'idée d'hostilité apparaît, par exemple, dans *obsum*, *officiō* en face de *prōsum*, *prōficiō*. A l'époque classique, la préposition n'est plus guère employée qu'au sens figuré « en vue de » ; ou bien, comme la cause et le but se confondent souvent, avec celui de « à cause de » : *ob ciuīs seruatos*. Du reste, l'usage en devient de moins en moins fréquent à mesure qu'on avance dans la latinité impériale ; et *ob* ne se trouve plus guère alors que dans des locutions de caractère adverbial : *ob eam rem*, *quam ob rem*, *ob id*, *ob hoc*. C'est *prō*, *proper* (sur lequel a été refait sporadiquement *opter*, CIL VII 14672, 12), formes plus pleines, qui en prennent la place. Non roman. Dans un certain nombre de composés, *ob* semble avoir été, en bas latin, éliminé par *ab* : e. g. *accīsō* (pour *oc-*), *absurdēscō* (= *ob-*), *atturō* (= *ob-*), etc.

Le rapport de *obs-* à *ob-* est du même type que celui de *abs-* à *ab-*. Mais *ob* n'a pas un correspondant aussi exact que *ab*, *ex*, *in*, *dē*, et il est impossible d'en donner une étymologie rigoureuse. L'osque a une préposition *ūp*, *op* (au sens de « *apud* »), mais qui se construit avec l'ablatif dans les trois exemples qu'on en a et qui sert à indiquer un point de repère, non une direction. L'ombrien n'a que *o(p)s-* dans *ostendō* « *ostenditō* » et

peut-être dans un autre mot obscur, *oosercōlō* « *seriaculum?* » ; le vénète a *op*. La forme la plus proche celle de v. sl. *ob-* devant voyelle, *o* devant consonne, ainsi avec l'accusatif : *ob onū polū* « de l'autre côté, au delà », *o desneqe* « à droite », et, le plus souvent, avec le locatif, au sens de « autour, près de, au sujet de ». Le lituanien a *apē* « autour » et, comme préverb, *api*, *ap-*. Le vocabulaire de gr. *τῆς* « sur », *arm.* *eu* « aussi », et, sans doute de indo-iran. *āpi* « près de, au delà de », est différent. Mais le grec a aussi *στοθε*, *στοτω* « en arrière ». Pour *skr. abhi*, v. *ambi*.

***obacerāre** : *obloqui atque alterius sermonem mole- impenire : quod sumptum uidetur a paleis, quas Graeci ἀχρόπα uocant. Itaque et frumentum et panis non sine pa- leis acerosus dicitur, item lutum aceratum paleis mixtum*. P. F. 203, 5. Sans autre exemple. Le rapport avec *acus*, *-eris* indiqué par Festus n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

obaerātus, obaerāriūs : v. *aes*.

obba, -aa f. : *poculi genus, quod nunc ubba dicitur*. *Varro*, *obbas et Cumanos calices*, Non. 146, 8 sqq. cf. *poculi genus uel lignum, uel ex sparto*, id. 545, 1. Mot sans doute d'origine étrangère, attesté depuis Varro ; rare ; il y a une ville africaine *Obba* près de Carthage, cf. T.-L. 30, 7, 10.

obēsus, -a, -um : 1^o proprement « rongé » (de *obēdō* v. *edō*), d'où « maigre, décharné », sens très rare ; un exemple de Laevius cité par Non. 361, 16, et par Aulus Gelle, 19, 17, 3, qui note : *obēsum hic notauimus propri- magis quam usitate dictum pro exili atque gracilente uolus enim ἀχρόπως uel xarāt ἀντίφραστο obēsum pro- ubere atque pingui dicit* ; 2^o obèse, gras (non dans Cic. non attesté avant l'époque impériale) : *pinguis quasi ob edēnum factus*, P. F. 207, 8. Pour le double sens, cf. *pōtus*, *prānsus*, etc.

Dérivés : *obēsūtō* ; *obēsō*, -ās (Col.).

obicēs, -um m. f. (le singulier est rare) ; le nominatif *obex* est refait sur les cas obliques ; on attendrait normalement **obiez*, comme dans *obiēci*, *obiectum*, en face de *obiciō*, cf. *subicēs*, Enn., et l'ablatif *disice*, Carm. Epigr. 1526 A 6 ; sur ces formes, v. Gell. 4, 17, 10) : *o. pessuli, serae*, P. F. 201, 18 ; « *barres* ou « *verrou* » placées devant une porte pour la fermer ; puis « *obstacle* ». Ancien (Plt.), technique. M. L. 6011 a.

obiter adv. : en passant, chemin faisant, incidem- ment. — Considéré par les Latins comme forme de *ob* itérer, comme *obuiam*, avec le sens de *per uiam* ; cf. Au- guste dans Charisius, GLK I 209, 18 ; Juv. 3, 241, *obi- ter legēt aut scribet*. Toutefois, l'adverbe n'apparaît pas avant Labérius et n'est usuel que dans la langue impériale : aussi l'a-t-on expliqué comme tiré de *ob* sur le

obrendārius, -a, -um : adjectif tardif, de forme populaire, usité seulement dans la langue épigraphique, « a uasa » vases à recueillir les ossements ». De *obrūndārius*, dérivé de *obruendus*, cf. *calendārius, molendārius, regendārius*, et, pour la forme, *quattuor* > *quattor*, etc.

obripilatiō : graphie incorrecte de *horripilatiō*, influencée par *ob-*.

obrussa, -ae f. : 1^e épreuve de l'or à la coupelle, essai d'un métal (cf. Plin. 33, 19) ; 2^e au figuré : pierre de touche, épreuve (déjà dans Cic., Brut. 258). Emprunt technique au grec *ὅρουσα* (ou arrangement de *χρυσούς ὅρους*), lui-même d'origine asyrienne (hurri, hittite). V. Benveniste, Rev. Phil., 1953, p. 122 sqq. [Adj. *obryzatus* (Cod. Theod.). Cf. v. h. a. *ubriguldi*.

obscēnus (*obscaenus*, cf. Varr., L. L. 7, 96), -a, -um : terme de la langue augurale « de mauvais augure » (*obscēnæ auēs, canēs ; obscēnum ostēntum*, etc.) ; par suite, dans la langue courante, « d'aspect laid ou affreux ; qu'on doit éviter ou cacher ; obscène » ; *obscēna* n. pl. = *τὰ αἰδοῦς* ; *o. digitus = medius*. Ancien, usuel, classique.

Dérivé : *obscēniās* (classique).

Le sens technique semble le plus ancien ; cf. Fest. 218, 16, ... *cum apud antiquos omnis fere obscena dicta sint quae mali ominis habebantur*. Mais l'étymologie du mot est inconnu ; il n'y a rien à tirer de la glose de Festus 204, 24. Peut-être emprunté : la variation *obscēnus, obscaenus* rappelle celle de *scēna, scaena* qui semble supposer un intermédiaire étrusque entre le modèle grec et l'emprunt latin. Le rapport avec *caenum* ne se laisse pas justifier. De **ob-scae-nos* « qui vient à gauche » ; cf. *scæsus* ?

obscērus, -a, -um : obscur (sens physique et moral). Correspond à gr. *σκοτεινός* ; s'oppose à *clarus*. Usité de tout temps ; panroman (sauf roumain). M. L. 6020.

Dérivés et composés : *obscēritās*, M. L. 6019 a ; *obscērō, -as, -atiō* ; *obscērefiō* (Non.) ; *obscērisō, -is* (Ps.-Aug.) ; *inobscērabilis* (Tert. ; cf. *σκοτεινός*, Greg. Nyss.) ; *obscēri-dicus, -loquim*, tous deux rares et poétiques ; *obscērolūna* (= *σκοτομῆνη*). Itali.

La graphie par *b* montre que la langue coupait *obscērus*, bien que le mot ne se laisse pas analyser en latin ; cf. le *b* de *obsonīum*. De l'élément *-scērus*, on rapproche skr. *skauti* « il couvre », *skutā* « couvert » et v. isl. *skuggi*, v. h. a. *scuwo* « ombre », v. h. a. *scēr* et *scūra* « grange » ; v. isl. *sky* « ciel (couvert) ». Rapprochements plus lointains : lit. *skūrā* « peau, écorce » et gr. *σκύτος* « peau travaillée, cuir », et *scūtum* ? La racine n'est pas dissyllabique ; l'*ū* de *obscērus* est de ces *ū* qui existaient près de *ū* dès l'indo-européen et que, dans les Mélanges Chlumsky, M. Vendryes attribue au vocabulaire populaire ; dans le même groupe de mots, le grec *αὐτός* et *σκύτος*, et, en face de lat. *cutis* (v. ce mot), le germanique a v. h. a. *hūt*, etc.

obseerō : v. *sacrō*.

obses (*opses*), -idis m. : otage ; puis « caution, garant, répondant ». Ancien, classique. Non roman. De **ob-sed-s*, cf. *praesēs*, mais le rapport avec *sedeō, obsideō, obsidium* n'est plus senti.

Dérivé : *obsidātus, -as* : condition d'otage (Amm.).

obspō : v. *supō*.

obsolēscō, -is, -eūi (-ui, Prisc.), -ētum, -ere : passer d'usage ou de mode (comme *exolēscō*, cf. *alō*) ; *obsolētus* : passé de mode, vieilli, usagé ; et par suite « commun, vulgaire, négligé » et « flétrir, souiller » (Hor., Sén.). Attesté depuis Cicéron et Varron ; rare.

Dérivés et composés : *obsolēfaciō* « faire tomber en désuétude » (Arn.) ; *obsolēfītus* ; *obsolēfactus* « avili, dégradé » ; *obsolētō, -as* : souiller, flétrir (Tert.).

Étymologie et histoire obscures. Ni l'explication par **obsolēscō*, ni celle par **ob-solēscō* ne satisfont. Il a dû y avoir, comme pour *exolētus, exolēscō*, avec lesquels *obsolēscō, obsolētus* sont intimement liés pour le sens, des contaminations et des influences qu'on entrevoit sans pouvoir les préciser.

obsonīum : v. *ops-*.

obstetrix : v. *obstō*, sous *stō*.

obstinet : v. *teneō*.

obstīnō : v. *stanō*, s. u. *stō*.

obstipūs : v. *stipō*.

obstri(n)gillō, -as, -āui, -ātum, -āre : glosé *obstāre* par Non. 147, 8, qui cite des exemples d'Ennius et Varron : « faire obstacle » et « blâmer » (Varr.). Sans doute forme populaire dérivée de *obstringō*, cf. *conserbillō* et *scribō* ; *sūgillō* et *sūgō*, etc. Un substantif *obstri-gillus* « sandale tenue par des lacets », proprement « qu'on serre (*stringō*) par devant (*ob*) », est aussi attesté. La dérivation de *striga* est moins vraisemblable.

obtingō : v. *tangō*.

obtrectō : v. *trahō*.

obtūrō, -as, -āui, -ātum, -āre : boucher. Ancien (Cat., Plt.), classique (Cic., Fat. 5, 10) et attesté jusque dans la Vulgate, mais rare. Même préverbe que dans *oppilō, oblinō, obstrō*.

Dérivés : *obtūratiō* (Vulg.), -mentum (Plin.), -culum. *-tūrō* figure aussi dans *re-tūrō* « déboucher », connu par une citation de Varr. ap. Non. 167, 6, et par Arn. 1, 31, et dans **at-tūrō* que supposent les formes italiennes et hispaniques ; v. M. L. 6025. Pas d'étymologie claire.

obuāgillō : v. *uāgiō*.

obuiam, obuius : v. *uia*.

occa, -ae f. : herse. Ancien (Caton). N'est demeuré que dans le trentin *okka*. M. L. 6028.

Dérivés : *occō, -as* ; *occātō, -tiō, -tōrius* ; cf. aussi M. L. 188, **adoccāre* ; *inoccō* (Col.) ; *occillō, -as* : un exemple du mot dans Plt., Am. 31, qui *mihi aduenient os occillet probe*, dans le sens de « labourer à coups de poing », et dans les Gloses, CGL II 260, 57, *occiliū* (l. *occillo*), *βωλοστροφῶ* ; *occillator*, *βωλοκότος*. Pour le suffixe, cf. les verbes expressifs *sorbillō, strin-gillō, sūgillō*.

Le *-cc-* de *occa* est une ancienne géminée qui n'a rien de surprenant dans un nom d'outil (cf. *uannus*). Le nom de cet instrument aratoire n'est pas fixé ; en latin même, le nom rural était *irpex*, qui a survécu en roman ;

et Virgile parle de *uīmineae crātēs*, non de *occa* ni de *irpex*. Mais des formes apparentées à *occa* se trouvent dans d'autres langues : v. gall. *ocet* glosé « rastre », gall. et bret. *oged* et *og* (de **ōkā*) ; et en germanique : v. h. a. *egida*, v. angl. *egēde*, à côté de v. h. a. *ecken* « herser ». Le baltique a des formes à *e* initial : lit. *ekēju*, *ekēt* (aussi *akēju*), lett. *ecēju, ecēt* « herser », avec lit. *ekētōs* (*akētōs*), lett. *ecēs*, mais v. pruss. *akētes*, ce qui a conduit Hirt à supposer que *occa* est issu de **okūta* > **otica*. Le *k* baltique s'explique par une géminée -*kk-* ou par un -*kh-*, aussi possible dans un mot « populaire ». On est tenté de rapprocher le groupe de *ācer, acris*, etc., que suggère la forme de l'objet : un *k* figure même dans le groupe de lit. *akūtas* « barbe d'épi », avec *k* issu de -*kk-* ou de -*kh-*. Hésychius donne pour le grec un nom *δέντα* « herse », qui rappelle *δένε*.

***oclopēta** : mot de sens obscur qui semble désigner un animal (oiseau, poisson?) dans Pétr. 35, 4. L'indétermination du sens rend toute étymologie incertaine. Le rapprochement de *Oclopeta*, nom d'un cheval dans une *tabella deuotiois*, n'éclaire rien. V. Prorochat, *Festin de Trimalcion*, s. u., où sont résumées les diverses explications proposées.

ocequiniscō : v. *conquiniscō*.

oereae, -ārum f. (le singulier est rare, étant donné le sens du mot) : jambières. Peut-être mot d'emprunt à une langue non indo-européenne ; cf. Plin. 7, 200 : *oreas et cristas inuenere Cares*. Sert également de surnom. Rare et technique. Étymologies populaires dans Varr., L. L. 5, 116, « *quod opponebatur ob crus* » ; Fest. 192, 1 sqq., *ocrem... montem confragosum... unde fortasse etiam ocreae sint dictae inaequaliter tuberatae*. Demeure en irl. *ochar*.

Dérivé : *ocreatūs*.

oceris, -is m. : *ocrem antiqui... montem confragosum uocabant, ut apud Liuium (Tr. 31) : « Sed qui (l. ques?) sunt hi, qui ascendunt altum orim? »*, F. 192, 1. Sans doute dialectal ; le mot proprement latin est *collis*. N'est guère attesté que dans les citations de Livius Andronicus faites par Festus et dans le composé *mediocris*, qui sémantiquement en est tout à fait séparé (v. *medius*). Se retrouve dans les dialectes italiens : *marucin ocre* gén. sg., ombr. *ukar*, *ocar* *carx*, *mōns* », et *Orciculum, Interocrea*.

Le mot est indo-européen : *hitt. ḥekur-* « piton rocheux », irl. *ochar* « coin, bord », gall. *oehr* « bord », ion. *ὄχρις* (ή τε ὑπέρχουσα ὄχρις τοῦ δατέου δέετα γίνεται, Hippocrate, chez Bechtel, *Gr. Dial.*, III, p. 321, d'où hom. *ὄχριδεις* « âpre, raboteux », skr. *ācīrī* « coin ». Cf. gr. *δένε* et le groupe de lat. *ācer*, etc. La voyelle de sl. *ostrū* « pointu », etc., est ambiguë.

octō (ō initial) indécl. : huit. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6035.

Dérivés et composés : *octānus* : huitième, M. L. 6034, subst. *octāna (hōra)* ; ou *octāna (pars)* : huitième, taxe perçue à l'époque impériale, d'où *octānius* : relativ à la taxe du huitième et subst. *octānius* : receveur de cette taxe ; *octānūs* : de la 8^e légion, usité au pluriel *octānūt* ; *Octānius*, osq. *Uhtāvis* ; *octōnīt*, -ae, -a : huit par huit ; *octēs* : huit fois.

Octōber (-bris), adjectif usité surtout dans *Octōber (sc. mēnsis)* : octobre. Panroman, sauf roumain, M. L. 6036 (les formes romanes remontent en partie à **octobrius*, **octūtri* (osque), **oestember*, anal. de *september*, de même irl. *octimber*) ; *octāns* m. : octant (Vitr.), M. L. 6033, irl. *octaid* ; *octōdecim* ; *octōgintā* (sur *octūgintā*, tardif, et *octuaginta*, médiéval, v. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 480 ; *octuaginta* est refait tardivement sur *septuaginta*, qui lui-même est formé par analogie sur un ancien **octuagintā* non attesté ; v. Wackernagel, *Verm. Beiträge*, p. 47) ; panroman, sauf roumain, M. L. 6037 ; *octōgēsimus*,

octogīēs, octōgēnī; octingēntī, -gentēsimus, d'après *septingēntī*; *octēnum; octōgēnāriūs; octūssus* (d'après *decussis*); *octipēs, octuplex* (-plūs) sont faits d'après *bxtrātōs, bxxtaploūs*, comme du reste la plupart des autres composés savants en *octō* : *-phorus, -onus*, etc.

Lat. *octō* répond à gr. *bxtrātō*, véd. *as̄d̄*, av. *aṣṭa*, irl. *ocht*, gall. *ayth* (et à la forme sur laquelle repose lit. *aṣṭūni*), à côté de véd. *as̄tāu*, got. *aitau*. Les formes de l'ordinal varient d'un dialecte à l'autre; la plus archaïque doit être gr. *bx̄dōs*, avec un groupe sonore intérieur, de **bx̄dōs*. Lat. *octāuus*, à côté du nom de personne osque *Uhtāvis* « Octāuus », doit représenter un ancien **ok̄tōw-o* où la sourde a été substituée à l'ancienne sonore d'après *octō*, de la même manière que dans *septimus*; mais il n'y a pas d'autre exemple de **bx̄w-* donnant **āw-* en latin : *ōuom* a subsisté. On se demande, d'après gr. *bx̄dōs*, si la forme ancienne n'aurait pas été *ok̄tōw-o*, d'où lat. **octāu-*; la longue de *octāuos* serait prise à *octō*. Un *u* se retrouve dans l'ordinal en germanique : got. *ahtuda*, etc., et dans lit. *uštūntas*.

oculus (populaire *oculus*; cf. *oclāmen* « ouverture », *Mul. Chr. 628*, -I m. : *ceil*; puis tout objet en forme d'œil, tache (d'une fourrure), *œil* de la queue du paon; *bulbe de la racine du roseau*; *œil* de la vigne, bourgeon (d'où *inoculō*, -ās « greffer » et ses dérivés, conservé, dans ital. *inocchiare*, *M. L. 4449*); *œil de boeuf* (plante); v. André, *Lex.*, s. u. Se dit aussi de la vue de l'esprit. S'emploie comme terme de tendresse (quoique ce sens soit surtout réservé au diminutif *oculus*; cf. gr. *bx̄θalμ̄s*, *bx̄θalμ̄d̄os*, Ar. Eq. 909); de là, dans Plaute, *oculissimus* et l'adverbe *oculitus* : *quoque dicitur, ut funditus, penitus quo significatur tam carum esse quam oculum*, *P. F. 189, 3; oculus solis : παρθένον* (*Diosc. 3, 145*). Usité de tout temps; panroman. M. L. 6038. Irl. *ugail* « *oculi* ».

Dérivés : *oculatus* : 1^e muni d'yeux; oculaire (qui voit de ses yeux : *o. tēsis*); 2^e visible (d'où est tiré le verbe *oculō*, -ās tardif) avec ses composés **adoculāre* (attesté par les langues romanes, M. L. 189), *exoculō* (Plt., *Apul.*), *inoculō*, M. L. 4449, et peut-être l'obscur *apoculāre*? (*Pétr.*); substantif dans *oculātū* : poisson de mer, peut-être « lampraise », cf. M. L. 6037 a; *oculeus*, même sens; *oculātūm* adv. (*Cassian.*) ; *oculāris*; *oculāriūs* (époque impériale) : *o. medicus*; *oculāre* n. « pomade pour les yeux ». De *oculāriūs* est tiré *oculāriūs* (*faber*).

oculus : diminutif, surtout d'affection (conservé en campidanien, M. L. 6032); *ocellulus* (Gramm.); *ocellātūm*, neutre d'un adjectif *ocellātūs* « pierre ocellée ; bille (d'agathe?) »; *Ocella*, surnom romain.

Composés : *ūnocolus* (Plt. = *μονόθαλμος*); *oclicherius* (Sén., ad *Luc. 33, 3*); et peut-être *oclopeta* (v. ce mot). Cf. aussi *aboculūs* « aveugle ». M. L. 33; B. W. s. u.

Le nom de l' « œil » appartient à une racine qui fournit, d'une part, un désidératif, skr. *īkṣat* « il regarde », cf. le futur gr. *bx̄pouai* « je verrai » (le parfait gr. *bx̄poua* doit être secondaire), et, de l'autre, le nom radical de l'organe de la vision attesté par hom. *el̄ d̄m̄a* « vers le visage; en face » (aussi *ēwōnā*); cf. aussi, au second

terme de composés, *el̄-d̄m̄i*, *el̄-ēwōnā* (servant de féminin cf. *bx̄wōnā*); il est possible que ce mot figure aussi dans les adjectifs tels que lat. *ferōx, atrōx*, etc. (v. *atrox*). On notera, de plus, gr. *prōsōpōn* et skr. *prātikam* « visage », *ānikam* « face », irl. *enech* « visage ». Il y a, de ce nom, un dérivé thématique dans les types *antiquus* et *longinus*, *propinquus*; cf. skr. *āpāk* « en arrière » et *āpākah* « qui vient de loin », *nīdāt* « d'en bas » et *nīdā* « bas », v. sl. *nīci*. — Ce qui fait que le nom de l' « œil » varie d'une langue à l'autre, ce sont les croyances attachées aux mauvais œil (v. *inuidē*); ceci résulte notamment de faits iraniens; dans l'Avesta, le nom correspondant aux vieux nom neutre de la racine, à élargissement *s* (cf. v. sl. *oko* « œil », gén. *očesē*), véd. *āks̄i* (*gen. aks̄nāh*), à savoir *ās̄i*, désigne l' « œil » d'êtres mauvais en vieux perse, l' « œil » est nommé (*h*) *učāsma*, littéralement « bon œil »; on s'explique ainsi l'usage du nom iranien ordinaire, av. *čāsma*, et le fait que le sanskrit *cāksuh* (aussi neutre) est formé autrement. Tandis que, pour « oreille », le latin a *auris, aurēs*, fait sans doute sur un ancien duel, il n'a rien qui réponde aux duels v. sl. *oči* « (les deux) yeux » (neutre), lit. *akti*, hom. *bx̄s̄tē*, arm. *āck'* « yeux » (ce dernier sert comme pluriel). Dans la forme lat. *oculus*, de type dérivé, le suffixe *-lo-* indique ici un être actif, de genre animé (*cf. figulus*), et n'a pas valeur de diminutif; cf. Meillet, BSL 34, 131, qui cite lac. *bx̄tīlōs* qui a même suffixe. Le gr. *bx̄θalμ̄s* et le got. *augō* offrent des formations volontairement altérées et l'irlandais a remplacé le vieux nom de l' « œil » par le nom du « soleil » : *sūil*. Le latin n'a pas conservé la forme à consonne géminée attestée par gr. *bx̄xox* (chez Hésychius) et par le *k* de *akn* « œil » en arménien; les graphies *occulus* sont récentes et il n'y a pas d'exemple d'une scansion *occulus*. — En somme, le nom de l'organe de la vision et du visage est presque partout tiré d'une racine dont la forme verbale sûrement ancienne est un présent désidératif; le lituanien, où les présents à nasale inflexée se sont développés, a, de plus, *ankākti* « recouvrir » ou « perdre » la vision. Pour « voir », on a recours à des racines qui se rapportent à la connaissance, v. *uideō*, ou l'observation, v. *speciō* (qui fournit en latin les formes à préverbes).

ōdī, ōsus sum : *haīr*. La langue classique emploie seulement *ōdī* « je hais », parfois à sens de présent, dont l'*ō* alterne avec l'*ō* de *ōdīum*; la langue archaïque connaît une forme déponente *ōsus sum*, par exemple Plt., Am. 900; cf. Festus 220, 2, qui rappelle le sens actif de *perōsus*; et Aulu-Gelle 4, 8, 3. Sur *ōdī* a été refait un présent *ōdīō*, -īs (cf. *coepiō* de *coepī*) fréquent dans la latinité impériale, et en particulier dans le latin de l'Église, qui a entraîné un parfait *ōdīu* dont le premier exemple est cité par Cicéron, Ph. 13, 19, 42. Ancien usuel, classique. Non roman. Adjectif : *ōdībilis* (Acc. ; *ōdīriūs* est tiré *oculāriūs* (*faber*)).

Formes nominales et composés : *ōdīum* : haine et objet de haine ou de dégoût (ancien, usuel; M. L. 6038 a); *ōdīos* : odieux; qui, dans la langue familiale, s'est affaibli et n'a plus signifié que « ennuieux, insupportable » (cf. comme le fr. « c'est odieux »), sens qu'on trouve aussi dans *ōdīum*, cf. *molestus*; *ōdīcīus*, formation plaisante de Plaute. De *ōdīum* a été tiré à basse

époque le dénominatif *inodīare* conservé dans les langues romanes (cf. fr. *ennuyer*); cf. ALLG 12, 49, et M. L. 4448 (et **odīare*, 9701); B. W. s. u.; les notes tironiennes ont aussi *odīetis*.

ēxōs; *perōdī, perōsus* : formes renforcées de *ōdī*, *ōsus*. *Exōs* a subsisté dans quelques dialectes italiens. M. L. 3028.

La forme de *ōdī* et l'alternance *ōdī* : *ōdīum* suffisent à indiquer que le groupe est ancien. Mais aucune langue n'en offre les correspondants exacts. On rapproche arm. *āteam* « je hais » (aor. *ateci*) et v. angl. *atol* « laid » (all. *hässlich*); encore l'*a* de arm. *āteam* pose-t-il des questions. — Étant donné qu'il y a des rapports tels que celui du gr. *bx̄tīpōs* avec lat. *aper* (v., toutefois, ce mot), on est tenté de rappeler ici got. *hatis* « haine » et *hatan*, *hajjan* « haïr » et, par suite, gall. *cawdd* « colère », irl. *cais* et gall. *cas* « haine », et enfin le génitif osque *cadeis* « initiaitiae ». Le rapprochement de *ōdōr* n'est qu'une plaisanterie.

ōdōr (ancien *ōdōs*), *-ōris* m. : odeur (sens propre et figuré), souvent avec la nuance « bonne odeur, parfum », comme le français familier « odeur » (cf. la glose *odor* : *ēsōd̄la*); et *ōdōrāriūs*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *ōdōrus* et *inodōrus* (époque impériale = *āwōd̄n̄s*); *ōdōrō*, -ās : exhale une odeur, M. L. 60407; *ōdōrō*, -āris : flaire, sentir une odeur; et *inodōrō* (Col.); *ōdōrātūs* : qui exhale une odeur; *ōdōrātūs*, -ās m., -rātūs (rare) ; *ōdōrāriūs* (Plin.) parfumeur ; *ōdōrāmen*, *ōdōrāmentūm* (tardifs) = *ōdōrāmen* : parfum; *ōdōrābilis* (St. Ambr.); *ōdōrātiūs* (Ps. -Apul.); *ōdōrīfer* (poétique); *ōdōrīfētūs* (St. Ambr.); *ōdōrīsequis* (Liv. Andr.); *ōdōrīfōcī*, P. F. 189, 9 (v. *oleō*); *ōdōrīsticus*, Diosc. 1, 10.

Varron, L. L. 6, 83, signale aussi une forme *olōr* : *littera commutata dicitur olōr, olōr, hinc olet et odorari & olōratus* et *odoratus*. La forme ne figure pas dans les textes (il n'y a, malgré Fr. Muller, aucune trace de **olōs* dans Plt., Ps. 841), mais se retrouve dans les Gloses et semble avoir appartenu à la langue parlée, car elle est représentée dans les langues romanes; cf. M. L. 6062. Par *olōr*, il est possible de rattacher à *ōdōr* le verbe *oleō*, qui en est difficilement séparable. V. *oleō*.

ōdōr représente un thème en *-es- qui est conservé aussi dans gr. *bx̄wōd̄n̄s* « qui a une mauvaise odeur », *ōdōn̄s* « bien odorant », et en latin même peut-être par *ōdōrīfōcī*, etc., et avec vocalisme zéro du suffixe, dans le premier élément du gr. *ōs-φrātōnūs* « je sens (une odeur) », tandis que le grec a un autre type : *ōdōn̄* (hom. *ōdōn̄*), att. *ōdōn̄*. La même racine apparaît dans une forme verbale, sans doute un ancien présent radical athématique, représenté par des présents en *-ye- : gr. *ōzō*, d'une part, lit. *ūdžiū* « je sens (une odeur) », d'autre part. L'arménien a, avec *h* initial ajouté (comme dans d'autres cas analogues), *hot* « odeur » et *hotim* « je sens une odeur », et la forme intensive *hototim* « je flaire », avec un redoublement semblable à celui qu'offre le parfait gr. *bx̄s̄d̄s*. Pour le verbe, le latin a recouru, comme il a fait souvent, au type de *sedēo*, d'où *oleō*, *olērē* (avec *perfectum olēt*, indiquant qu'il n'y avait pas d'ancien parfait, ainsi qu'on le voit par gr. *bx̄s̄d̄s*). L'*l* de *oleō*, en face de *ōdōr*, rappelle le cas

de *solum* : *sedēo*, et aussi de *lacrumā, lingua*; il y a ici un fait dialectal qui a été souvent discuté; v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*⁵, p. 128, avec la bibliographie indiquée, et Goedanian, *Varietā ethnica e varietā idiomatica in Roma antica*, dans *Atti d. 1^o Congresso di Studi Romani*. Festus atteste l'existence d'un ancien *ōdēfā*. Une influence de *oleum* est ici possible. — Pour une autre racine se rapportant à l'odeur, v. *fragrāre*.

offa, -ae f. : boulette de pâte ou de viande, bouchée : *penitam offam Naeuius* (Com. 122^a) *appellat absegmen carnis cum coda : antiqui autem offam uocabant abscisum globi forma, ut manu glomeratam pultem*, Fest. 282, 12; cf. 260, 15. Ancien, usuel et familier : cf. le proverbe *inter os et offam*; sert de cognomen comme *Ofella*, *-lus Offānius*. Conservé dans les dialectes italiens, M. L. 6041 a, de même que le diminutif *ōfēlla*, id. 6042, attesté en latin sous la forme *offella* avec *f* simple. Celtique : britt. *yffl*.

Autres dérivés : *offula*, M. L. 6047; *offāriūs (cucus)*, Isid., Or. 20, 2, 26; *offātūm* (Plt.).

Technique, à -ff-, d'origine inconnue.

offendī, -icīs (Gloss.) f. ? : ancien terme du rituel, désignant les nœuds du cordon servant à tenir l'*apez*; cf. l'explication et l'étyologie populaire données par Festus, 222, 13 : *-ces ait esse Titius nodos, quibus apex retineatur et remittatur. At Veranius coriola existimat quae sunt in loris apicis, quibus apex retineatur et remittatur, quae ab offendendo dicantur. Nam cum ad mentum peruentum sit, offendit mentum*. La forme *offendīmentum* qu'on lit dans l'abrégué de Festus semble tirée, par étymologie populaire, de *offendit mentum*.

Survivance latine isolée, dans le vocabulaire religieux, d'une racine qui a été importante en indo-européen, mais qui a tendu à s'éliminer parce qu'elle ne fournissait pas de présent viable. Le présent du type got. *binda* « je lie » provient d'une innovation germanique; la sanskrit a une forme, aussi nouvelle, *bādhnāmi* « je lie ». Le grec n'a que des noms : *neīcōs* « câble, cordage » (de **pevθ-qua*), *πάχμα* (et *πέχμα*) « pédoncule » (chez Hésychius) et *πενθέρός* « parent par alliance (beau-père, beau-frère) » en face de lit. *beñdras* « compagnon » et de skr. *bādhuh* « compagnon, parent par alliance ». Pour le celtique, W. Stokes a rapproché m. irl. *buinne*, *buinne* « lien », etc. Même formation que dans *appendī*, etc. Quantité de l'*i* inconnue : long?

offendō : v. *fendō*.

offerūmenta, -ae f. : couture, reprise, joint. Mot de Plaute, Ru. 753, dont l'*ā* est attesté par la métrique. Sans doute à rattacher à *fer(r)ūmen* et forgé plaisamment pour évoquer avec *offerō*; v. p. 229. Sans autre exemple.

officīna : v. *opus, opifex*.

officīum, -ī n. : sens premier « travail, exécution d'une tâche, ou tâche à exécuter »; de **op(i)-fici-om* (v. *opus* et cf. *artifex, artificium*) dérivé de *opifex*, avec la même réduction que dans *officīna* (cf., toutefois, Juret, REL 16 (1938), p. 61). Le mot a pénétré dans la langue du droit public, où il a désigné les obligations d'une charge, les tâches du magistrat, puis les magistrats eux-mêmes; dans la langue philosophique, où il a servi à

traduire τὸ καθῆκον « le devoir », cf. Cic., Off. I 3, 8, *perfectum officium rectum uocemus, quod Graeci καθέρωμα; hoc autem commune καθῆκον uocant*; et, par rapprochement avec *ops*, *opis*, le « service rendu », cf. Sén., Benef. 3, 18, 1, *officium esse filii, uxor, earum personarum, quas necessitudo suscitat et ferre opem iubet, et la « fonction » d'un organe, etc. ; dans la langue de l'Église, « l'Office » divin. Attesté de tout temps. Non roman. Celtique : *irl. oifc*.*

Dérivés : *officiōsus* : conforme au devoir ; officieux (Cic.) ; et *inofficiōsus* (Apul.) ; *officiōsē* adv. ; *officiōsīas* (bas latin, Sid.) ; *officerperdus* (Cato, Distich.) ; *officiōsīas* (époque impériale) : relatif aux devoirs, *lībri officiālēs* ; subst. *officiālīs m.*, synonyme tardif de *apārītor*, M. L. 6044. *irl. officel*.

*offimentum n. (sans doute *i* long) : mot de glossaire, traduit par πηλός, CGL II 138, 18 ; et *elos*, II 527, 1, que Bücheler interprète par ηλός, faisant dériver le mot latin *a figendo* ; cf. *offīgō*.

offūcō, offōcō : v. faux. M. L. 6046.

ohē (οἵη) : holà ! Exclamation familière ; cf. gr. οἵη ; comme *oi* « aie ! » représente *ol.*, *ol.*

oi, oieī : hélas !, aie ! (Plt., Tér.).

***ola** : *summi [h]umeri pars posterior*, Isid. 11, 1, 62. Inexpliqué ; v. Sofer, p. 16.

olca, -ae f. : *campus tellure secundus, tales enim, incolae olcas uocant*. Mot gaulois cité par Grégoire de Tours, Conf. 78, p. 795, 4 ; cf. M. L. 6050.

olea, -ae ; **oliua, -ae f.** : olive, olivier ; *oliuae columbārēs* = ἔλαια κολυμβάδες ; cf. Niedermann, BphW. 1911, 1433. Masculin tardif *oliuūs* « olivier » dans l'Orbe latin.

oleum, -i ; **olīuum, -i n.** : huile [d'olive]. A la différence de *ficus*, *rosa*, etc., dont l'équivalent se retrouve en grec, mais qui ne viennent pas du grec, *olīua*, *oleum* proviennent du gr. ἔλαιον (F) et ἔλαιον (F) et sont empruntés à un dialecte qui conservait le *F* au moment de l'emprunt : cf. *Achius* d'Αχαια (F) et. Sur la date de l'emprunt, v. Fenestella dans Pline 15, 1. Comme c'est le fruit qui fournit le produit principal, la forme féminisée du grec ἔλαιον désignait à la fois l'arbre et le fruit, l'« olivier » et l'« olive » ; la forme neutre ἔλαιον désignait le produit, l'« huile ». Un masculin ἔλαιον (F) désignait l'« olivier sauvage », lat. *oleaster*.

L'o de olīua, olīuum atteste un *l* velaire qui est normal devant *ai* et encore devant la forme *ei* (d'où *i* lors de la réduction de *ei* à *i*) issue de *ai* en syllabe intérieure. *Oleum* est issu de **oleiuom*, représentant **elaios*, comme *deus de deiuos* ; *oliuum* est rebâti sur les cas obliques *olīui*, *olīu*.

Ces mots, entièrement latinisés de bonne heure, ont fourni de très nombreux dérivés à suffixes latins : *oleaceus*, *oleārius*, *oleāris*, *oliuārius*, *oleōsus* ; *oleāginus* (-*genus*), -*a uīlis*, Plin. 14, 38 ; *oleātus* ; *oleāmen* (Scribon.) ; *oleāgō* (Gloss.), *nitor in corpore ex oleo uel sudore* (cf. aussi *o. xαμέλαια*, Diosc. 4, 169) ; *oleāster* (-*strum*) « olivier sauvage » et variété de buis ; *oleāstillus*, cf. pour le suffixe *patrāster* ; *olētūm*, *oliuētūm* « oliveraie » ; *oliuēta*,

-ae « récolte des olives » (archaïque ; cf. Fest. 220, 30, *oleītās*, *olīuītās*, même sens ; *oliuāns* (Plin.), *olīuīs* (Sid.) : qui cueille les olives, cf. (*h*)*olītōr* ; composé *olīuīfer* (Vg.). Sur *oleomela*, adaptation de ἔλαιομέλη qui, chez Pline, 15, 32, désigne non l'arbre, mais la gomme qui en découle, v. l'article *mel*. Cf. encore *oleoselīnum*, sorte de persil (Isid.), déformation de ἔλαιοσελīνον.

Les langues romanes ont conservé *oleum* (en partie sous des formes savantes) : M. L. 6054, *olīua*, 6056, *olīuīs*, 6058 ; *oliuētūm*, 6057 ; *oleārium*, 6051 ; *oleas*, 6052.

En celtique : *irl. ola*, *olegēnde* ; *britt. olew* ; germanique : *got. alew* de **olēvom* ; v. h. a. *ol(e)i* « Öl ».

oleō, -ēs, -ui, -ēre (doublet *olō*, -*is*, -*ere* dans Pl. Mo. 278 ; Poe. 268 ; Afran., Pomp., cf. Non. 147, 1) : exhale une odeur, sentir. Ancien, usuel. M. L. 6053. Celtique : v. bret. *eli* « redoleat » ; peut-être gall. *eli*, *elō* « oindre, onguent ».

Dérivés et composés : *olāx*, *olācītās*, CGL Scal. V 606, 6 et 7 ; *olō* (v. *odor*), M. L. 6062 ; *olītō* (Scrib. Larg.) ; *olētīcētūm*, création d'Apulée d'après *senīcētūm* ; *olidus* « qui sent », et, par euphémisme, « qui sent mauvais », cf. *olētūm*, neutre d'un adjectif *oleūs* « stercus humanum », P. F. 221, 8. Conservé dans un dialecte italien, M. L. 6055 a, ainsi que son dérivé **olītātēre*, id. 6055 (les gloses ont *olido* : οἴω, CGL II 379, 43). De *olētūm* : *olētō*, -*ās* (Frontin). Cf. peut-être aussi *exolētūs* (v. *olō*).

olētōfāciō ; *ol(e)fāctō* (dont un doublet ancien *olēfāciō* est attesté par Festus, cf. P. F. 110, 9) : sentir une odeur, flaire ; et leurs dérivés : *olēfactus*, -*ās* m. ; *olēfactōrium*, -*riolum* « boîte à parfums », etc., tous tardifs.

adoleō : exhale un parfum, cf. Thes. I 794, 31 ; *inolēns*, -*tis* (Lucr. : ἔνθησης) ; *oboleō* (Plt.) ; *peroleō* (Lucr.) ; *praeoleō* (praeol., Plt., Mi. 41) : sentir d'avance ou de loin ; *redoleō* : renvoyer une odeur ; sens figuré « sentir (= avoir l'air), respirer » ; *suboleō* (rare), ne s'emploie qu'à l'impersonnel *suboleōt mīhi* « l'odeur m'en arrive ; je flaire » (sens figuré) ; *graue, suāue-olēns* (anciens juxtaposés) ; *olēntia*, dont a été tiré le simple *olēntia* (Tert.).

V. *odor*.

olēfī : v. *aboleō*.

olēscō : v. *alō*.

olīm : à ce moment-là, un jour, une fois. Adverbe de temps marquant l'éloignement par rapport au présent, qui s'emploie du passé comme de l'avenir ou d'un moment quelconque indéterminé, mais non actuel. Prend ainsi le sens de « parfois, quelquefois ». Ce n'est qu'à l'époque impériale (Plin., Tac., Sén.) qu'il prend le sens de *iamdiū*. Le *olīm* *olīorūm* de Pétrone, Sat. 43, est obscur et peut-être corrompu. Ancien, usuel et classique.

Même thème que *ollus* ; pour le suffixe, cf. *exim*, *iterim*.

V. *ille*.

olītānūs (-*neus*) : adjectif glosé *uetustus*. Tardif (Charis., Marcell., Gl.). Adjectif apparenté à *olīm*, *ollus*. Cf.

subīdēneus, *praesentāneus*, qui supposent **subitānūs* (fr. *soudain*), *praesentānūs* ; v. Thomas, Mél. Havet, p. 514.

olla : v. *aula*, M. L. 6059 ; *ollārius*, 6060.

olle, **ollus**, **olla** (neutre non attesté) : pronom démonstratif, doublet archaïque de *ille*, encore employé à l'époque de Varro dans des formules fixées ; cf. L. L. 7, 42 : ... *comitiis cum recitatur a praecone, dicitur « olla centuria »... in funeribus indicitum, quo dicitur « olla leto datus est »*. Le nominatif *olle* est dans une loi de Servius Tullius citée par Fest. 260, 9, *si parentem puer uerberit ast olla plorassū*. Les poètes usent encore du datif singulier *ollis* et des nominatifs et datifs-ablatifs pluriels *ollī, ollis*. L'abrégié de Festus, 17, 23, note : *ab olo dicebant pro ab illis; antiqui enim litteram non gerimabant, et 217, 2, ollīc, illīc*. Cf. *olīm* et *uls*, *ultrā. V. ille*.

Dérivés et composés : *olōrīnus* ; *olōrīfer* (Stace, Claudi.).

Le mot ne se retrouve clairement qu'en celtique : gall. *eleirich* (pluriel) « cygnes », irl. *ela* « cygne ». Le grec a des mots de forme voisine, mais de sens différent : gr. ἔλαρις, désignant à ce qu'il semble un oiseau aquatique, mais peut-être faut-il lire ἔρθρις « héron », et δέλα « oiseau chanteur des marais ». Ailleurs le « cygne » a des noms sans doute tirés de la blancheur de son plumage : ainsi v. h. a. *albīz* et sl. *lebedī*, et ceci conduit à rapprocher avec vraisemblance un groupe de mots signifiant « blanc », v. *albus* et *alica*, avec le renvoi à l'étude de V. Bertoldi. L'italique et le celtique auraient des formes à vocalisme *e* (*olōr* de **elor* devant *l* velaire ; cf. *holus*).

olīuātūm : *Antistius Labeo ait esse mensurae genus*, Fest. 222, 18. Sans autre exemple ; peut-être à lire *olīuātūm* !

olus, olūsātrūm : v. *holus*.

omāsūm (*omassum*) : -i n. : tripes de bœuf, gras double. Sans doute gaulois, glosé βέρετον κόπτατον λταρόν τῆν τῶν Γάλλων γλώττη, CGL II 138, 29. Mot populaire, attesté depuis Naevius.

ōmēn, -*inis* n. (*osmen* de Varr., L. L. 6, 76 et 7, 97, est peut-être une forme inventée pour justifier l'étymologie *osmen ab ore*) : présage. Le faux rapprochement de *ōmēn* et de *ōs* (Cic., Diu. 1, 45, 102 ; Festus, P. F. 213, 2) a fait que *ōmēn* a souvent le sens de parole de bon ou mauvais augure ; présage donné par la voix », et *ōmēn* est souvent en rapport avec *ōmēn* : *bona nomina, bona omīna*, dit Cic., I. I. Mais la formation **ōs-men* serait sans exemple et dépourvue de sens ; le suffixe d'instrument -*men* s'ajoute à des thèmes verbaux (cf. *lū-men*, *mō-men*, *nū-men*, etc.), non à des thèmes nominaux. D'autre part, *ōmēn* et son dérivé *ōmīnōsus* se disent de toute espèce de présages ; cf. Vg., Ae. 2, 691, *da deinde auxilium atque haec omina firma*, et Messala ap. Gell. 13,

14, 5, *montem... auibus obscenis ominosum*. Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : *ōmīnōr*, -*aris* (*ōmīnō*, Pomp.) : présager ; *ōmīnār*, -*tiō* (rares) ; *ōmīnōsus* (cf. *portētōsus*) ; *ōmīnālis* et *in-ōmīnālis* : de mauvais présage (Gell., Macr.) ; *inōmīnātūs*, dans *a cubilia*, Hor., Epod. 16, 38 (calque du grec ἔθυτος?).

abōmīnōr, -*aris* (*abōmīnō*) ; la forme déponente semble la plus ancienne. Priscien, GLK II 380, 11, note comme une singularité l'emploi du passif par Verrius Flaccus) : repousser comme un mauvais présage ; et, dans la langue commune, « s'écarte avec horreur de, détester, abominer » = ἔκπρόστω. Ancien, usuel. Dérivés (presque tous de la langue de l'Église) ; *abōmīnātō* « fait de repousser » et « chose abominable » (= βθέλωντα) ; *abōmīnāmentū* ; *abōmīnābilis* ; *abōmīnōsus*. M. L. 34 (?) .

ōmen représenterait **aug-s-men* d'après Havet, MSL 4, 223, et s'apparenterait à *augeō*, *augur*, qui appartiennent également à la langue augurale. On ne peut faire que des hypothèses incertaines. Cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 113. !

ōmentūm, -i n. : membrane graisseuse qui enveloppe les intestins ; épiploon ou tablier ; par suite « membrane ». Les sens étant « ce qui recouvre, enveloppe », comme *abōmēnē* (cf. Celse 4, 1 ; Plin. 11, 204, *o. sunt membranē quae exta continent*, Schol. Pers. 2, 47), on a pu imaginer que *ōmentūm* remonte à **ouimentūm* (cf. *ind-ōd, ex-ōd*), avec réduction dialectale de *ou* à *ō*. Terme technique qui n'apparaît pas avant Catulle, suspect d'être emprunté, comme *omāsum*. La forme *ōmen* (Arn.) est reprise d'après *mōmen*, *mōmentūm*.

Dérivé : *ōmentātūs* (Apic.). !

ommentāns : v. *manēō*.

omnis, -*e* : adjectif et pronom correspondant pour le sens au gr. πᾶς, πᾶσα, πᾶν « tout, toute ; tous », le neutre *omne* traduit dans la langue philosophique le gr. τὸ τόπον. Au singulier, *omnis* a le sens indéfini « toute espèce de » ; *omnis homo* « tout homme ; l'homme en général » ; Cic., Off. 1, 43, 152, *cum omnis honestas manet a partibus quatuor*. Du sens de « en général », on est passé au sens de « dans l'ensemble » ; de là des emplois comme Cés., B. G. 1, 1 : *Gallia est omnis diuīsa in partes tres*. — *Tōtūs* signifie « entier, total » ; toutefois, au singulier, *tōtūs* et *omnis* s'emploient souvent l'un pour l'autre, même chez Cic. et Cés., e. g. B. G. 3, 8, 1, *omnis orae marītīmae*, et 3, 16, 1, *tōtūs orae marītīmae*.

Dérivé : *omīnō adv.*, « en totalité, entièrement ; en tout ; en général, dans l'ensemble ». Sert aussi de particule affirmative. Souvent joint à une négation qu'il renforce, comme notre « pas du tout, rien du tout ». Sans doute ablatif d'un adjectif **omn-in-us*.

Nombreux composés en *omni-*, type *omnīmodīs*, dont beaucoup sont des imitations littéraires de composés grecs en πᾶν- (e. g. *omnipotēns* = παγκράτω).

Omīs, bien qu'attesté de tout temps, n'est guère conservé que dans les dialectes italiques ; cf. M. L. 6064. Partout ailleurs, il a été éliminé au profit de *tōtūs*, *tōtūs*.

Aucun mot pareil ailleurs. Les mots signifiant « tout » .

républicaine ; sous l'Empire, ils sont surtout du vocabulaire poétique, et l'emploi s'en raréfie à mesure que l'on avance. Non roman.

Dérivés et composés : *opulentus* (et plus rarement *opulēns*, refait sur le superlatif *opulentissimus*, d'après *benevolentissimus/benevolēns*, *benevolus* ; cf. pour le suffixe *luculentus*, *fraudulentus*, etc.) : riche en, abondant en (avec l'ablatif) ; ou, absolument, « riche, abondant » ; *opulentia* (ni dans Cic., ni dans Cés.) et pl. *opulentiae* = *diuitiae* ; *opulentis* (Plt., Cœc.) ; *opulentio* (rare, époque impériale) ; cf. aussi *opulēscō* (-liscō) dans *Furius Antias* ap. Non. 148, 15).

opifer : qui porte secours ; sur *opisphora*, *funes quae cornibus antennae dextra sinistraque tenduntur retrouerso*, Isid., Or. 19, 4, 6, v. Sofer, p. 30 et 170, et Rich., s. u. *opiferae*. On a supposé une déformation, par étymologie populaire, de *óπερα*, même sens.

Opigena, épithète de Junon, fille d'*Ops*, interprétée par la croyance populaire en « *quae opem gignit* » ; cf. P. F. 221, 6, *Opigenam Junonem matronae colebant, quod ferre eam opem in partu laborantibus credebant*.

opiparus (archaïque) : abondant en ressources, richement préparé, abondant ; *opiparē* (joint à *opimē* dans Plt., Ba. 373) ; *opitulus*, -i m. : *O. Iupiter et Optulatō dictus est, quasi opis lator*, P. F. 201, 20. De là : *opitulor*, -āris (*opitulō*, Liv. Andr.) : « porter secours », rare et archaïque ; Cicéron l'emploie encore, mais sous l'Empire ne semble plus attesté après Pline ; *opitulatiō* (Arn., Dig., Vulg.) ; *opitulatūs* (Fulg.).

**cōps*, **cōpis* (attesté seulement à l'accusatif, et à l'ablatif singuliers *cōpēm* et *cōpi*) : abondamment fourni de, riche. Rare et archaïque, détrôné par le dérivé de *cōpia*, *cōpiōs*. De **cōps* dérive :

cōpia : abondance, ressource, secours. Passé en irl. *cōb*, *cōip*. Personnifié et divinisé : *cōpia* qui remplace *Ops*, cf. *Cornū Cōpiae* ; au pluriel *cōpiae*, spécialisé dans la langue militaire au sens de « ressources en hommes, forces, troupes » ; *cōpiōs*, *cōpiōs*, *cōpiolae*, *cōpior*, -āris, *cōpiāri*, *cōpiōsūs*, tous rares et tardifs.

inops adj. : dépourvu de, sans ressource ; *inopia* : manque ; *i. argēntū* : dénūrément, disette ; *inopīsūs* (Plt., formation plaisante, cf. *icēūniōsūs*, d'après *cōpiōsūs*).

Enfin, à *ops* il faut rattacher la glose *opio* : *εὐπορῶ*, CGL II 319, 5 ; et l'adjectif : *optūmūs*, *optūmūs* (formes isolées *opitūma*, CIL VI 1958 [1^{er} 1206] ; *opitūmae*, VI 17115, d'après *Opis*) : très bon, le meilleur, excellent. Sert de superlatif à *bonus*. Adverbe : *optūmē*, *optūmē* « très bien, fort bien ». Usité de tout temps ; non roman.

Dérivés : *optūmās* (*optimās*) adj. : qui appartiennent aux *optīmī* ; usité surtout au masculin pluriel substantif, *optūmātēs*, -iūm, qui correspond au gr. *οἰκοποτοί* « le parti aristocratique », « les riches » ; *optīmīs* (Mart. Cap.).

Survivance d'un nom d'action radical dont d'autres représentants indirects sont signalés sous *opus*, qui appartiennent à la même racine. Cette racine, qui a été beaucoup employée dans la langue religieuse, désignait l'activité productive. Avec le suffixe complexe *-n-es- qui sert pour indiquer les biens, les profits, le sanskrit a

ápnāh « produits, biens, propriété », hitt. *happina-* « richesse ». On rapproche aussi lit. *ápstas* « abondance, provision » ; *apstūs* « riche » ; mais, si le rapprochement est juste, il vaudrait mieux partir du type de *opus*.

**Cōps* et *inops* présentent le second élément sous la forme athématique régulière ; cf. *compos*, etc.

Le superlatif *optūmūs* rappelle, pour le sens, des formations telles que *bhágavān* (littéralement « pourvu de richesse ») et *maghāvān* en sanskrit. L'Avesta a, avec une valeur religieuse assez souvent, *savīstō* « le plus utile, le meilleur », en face de *savō* « profit » et de *sūrō* « fort ». L'idée de « le meilleur » a, dans plusieurs langues, une expression indépendante de celle de « bon », ainsi en grec, en slave, en germanique, en celtique.

opsōnium (ob-), -i n. : provisions de bouche, marché. Emprunt au gr. *όψωνιον* ; la graphie *ob-* au lieu de *op-* a été influencée par le préverbé *ob-* (cf. *absinthium* et *ἀψινθίον*). A *opsōnium* correspond un verbe de formation toute latine *opsōnō* (ou *opsōnō* déponent) qui traduit le gr. *όψωνεω* (cf. *ancōlō* et *ἀψινθέω*). Fréquentatif *opsōnītō* dans Caton, d'après Fest. 220, 15. De *opsōnō* dérivent *opsōnātō*, -or, -tus, -ūs. Ces termes appartiennent surtout au vocabulaire de la comédie et de la satire. Emploi figuré dans Cic., Tu. 5, 97. Non romans ; mais le v. angl. *a oeſne* (avec substitution du préfixe *ab-* à *ob-*).

optīō, -ōnis f. et m. : 1^{er} faculté ou liberté de choisir ; libre choix ; 2^{er} dans la langue militaire, au sens concret de « adjudant choisi par le centurion » et, naturellement, le genre masculin ; cf. P. F. 201, 23 : *optio est optatio, sed in re militari optio appellatur is quem decurio aut centurio optat sibi rerum priuatarum ministrum, quo facilius obeat publica officia* ; et F. 216, 23 : *optio qui nunc dicitur, antea appellabatur accensus. Is adiutor dabatur centurioni a tribuno militum. Qui ex eo tempore <quo optare> queru uelint centurionibus permisum est, etiam nomen ex facto sortitus est*. Pour le passage du sens abstrait au concret, cf. *uigiliae*, *opera* et, pour la déclinaison, *centurīō*, *decuriō*. De ce nom dérive *optiōnātūs* « ut decurionatus, pontificatus dicitur, ut Cato... », F. 220, 9.

Dérivés et composés de *optīō* f. : *optīūs* : choisir (rare, époque impériale), sans doute tiré du composé *adoptīūs*, plus ancien (Scipio min.) : *i. uocant hi (tutores) qui ex optione sumuntur*, Gai. Inst. 1, 154 (opposé à *datiūtō*) ; *adoptō* « choix » et, dans la langue du droit, « adoption » ; *adoptūs*, opposé à *nātūrālis*.

Optō est le substantif verbal d'un verbe **opio* « jo choisis » non attesté, mais dont une trace paraît subsister dans la glose de P. F. 222, 24, *praedōtōn* (l. *praedōpōnt?*), *praeoptant*. **Opiō* a été remplacé par le fréquentatif :

optō, -ās (*opitor*, Fulg., Peregr. Aeth.) : choisir ; cf. Plt., Ru. 852, *opta oīcīs* : *rapi te... māuis an trahī* ; sens ancien, repris par la langue de la poésie impériale ; et dans l'usage courant et classique : « choisir dans son esprit, souhaiter » ; *optātō* (Cic.), -or, -tus, -ūs (tardifs) ; *optābilis* et *inoptābilis* ; *inoptātūs* ; *optātīūs* (terme de grammaire, scil. *modus* = *ἡ εὐχετῆς ἐργατικός*), v. irl. *optātī* (savant) ; *adopōtō*, qui a pris un sens technique dans la langue du droit « adopter » ; *adoptātō*, -or,

oīcīs ; *cooptō* (*cōpītō*) « choisir, élire par cooptation » ; *cooptātō* ; *exoptō* « souhaiter vivement » ; *praecoptō* (synonyme de *mālō*, fréquent et classique, non cicéronien) ; *red-optō* (Tert.).

Opārē, bien qu'usité de tout temps, est peu représenté dans les langues romanes ; cf. M. L. 6077.

On rapproche *ombr. u pēt u dēlīgitō, optātō* et *oper-* (lecti), osq. uftēis « uoluntātis » (cf. toutefois, De Voto, T. E. 351, et Vetter, *Hdb.* 204 et 43). Le rapprochement proposé avec tch. *japati* « observé », v. sl. *ne-pis-apnītū* « inopinément » est trop isolé pour inspirer confiance. — A cause du vocalisme *o*, qui indique un ancien présent athématique, on peut penser à rapprocher hitt. *epmi* « je sais », où serait conservé le vocalisme *e* (et arm. *unim* « je possède, j'ai ? »). L'a de lat. *apō* serait un *a* ajouté à l'initiale et n'indiquerait pas un ancien vocalisme ; du reste, le latin a *co-ēpī*, avec le vocalisme *ē* (v. *apiō* et *coēpī*). Simple hypothèse.

optūmūs (*optī*); *opulēns*, -lēntus : v. *ops*.

opulēns, -i f. : érable montagnard (Colum. 5, 7, 1) ou viorne obier, appelé aussi *rumpōtinus* d'après Pline. Attesté depuis Varro, R. R. 1, 8, 3 qui attribue le mot aux *Mediolanenses* : *ut M. faciunt in arboribus quas vocant opulos* ; cf. Plin., H. N. 14, 12. Peut-être celtique (cf. *ebulus*). Conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 6078 (cf. aussi all. *Affolder* « Ahorn ») et Pedrotti-Bertoldi, *Nomi dialettali*, p. 4. Rapproché de *ἀπελλόν*·*ἀπέλλος* par Cuny, MSL 19, 213 ; v., toutefois, *pōpulus*.

**opunculō* : *quod opilionis genus cantus imitantur*, P. F. 207, 12. Sans autre exemple. Lire *opi*(*li*)*unculō* (Lindsay) ?

opus, -eris n. : travail, ouvrage, surtout au sens concret de « produit du travail, œuvre (gr. *ἔργον*) » ; cf. *opus facere* « faire un travail », *opera* « les travaux », *opifex*, etc. Le terme général se spécialise dans les langues techniques ; se dit notamment du travail des champs (à côté de *labor*) ; des « ouvrages » de défense dans la langue militaire ; des « ouvrages » d'un auteur, des « œuvres » d'un artiste ; des « bonnes œuvres », *bona opera* traduisent *καλά ἔργα*, dans la langue de l'Église. Quelquefois s'emploie dans la langue familiale avec un sens affaibli, voisin de *rēs* (cf. *facinus*, *negōtium*). A servi aussi à former des locutions adverbiales : *magnō* *opere*, *tantō* *opere*, *quantō* *opere*, *nimiō* *opere*, qui ne sont que des renforcements de *multum*, *tantum*, *quānum*, *nūmī*.

Un emploi spécial de *opus* est dans la locution *opus* est suivie de l'ablatif-instrumental de la chose dont on a besoin et du datif de la personne intéressée : *mihi opus est aliquo rē* « il y a du travail, il y a affaire pour moi avec quelque chose », d'où « j'ai besoin de quelque chose », cf. le fr. « besoin » et « besogne ». Pour la différence entre *opus esse* et *indigēre* ou *necesse esse*, v. Cat. ap. Sén., ad Luc. 94, 28 ; Sén., ad Luc. 9, 12. Quand le complément de *opus esse* était un verbe, il était à l'ablatif du supin ou du participe passé neutre : *maturato opus est*, *quod scītu opus est*, constructions qu'on trouve encore dans Cicéron. Mais des influences analogiques se sont exercées et, d'autre part, la tendance du latin à

substituer la tournure personnelle à l'impersonnel aagi également sur *opus esse* : de là des constructions comme : *materiam, et quae opus sunt, dominus praestabat*, Cat., Agr. 14, 3 ; ou comme *puero opus cibum*, Plt., Tru. 902 ; *ad consilium pensandum temporis opus esse*, T.-L. 22, 51, où le génitif a été introduit analogiquement d'après les verbes du type *egēō*, indigēō par exemple ; chez Columelle 9, 1, 5, on voit apparaître *opus habeō* que blâme le grammairien Diomède, GLK I 316, 32 sqq., *ut Graeci dicunt χρεῖα... nos non dicimus opus habeō, sed opus est mihi*. Cet emploi de *opus* dans le sens de « besoin » a subsisté dans quelques langues romanes, cf. M. L. 6079, tandis que *opera* subsistait avec le sens de « œuvre ». A *opus* neutre concret correspond, en effet, un féminin désignant le « travail » au sens abstrait, qui n'est sans doute que le pluriel collectif de *opus*, devenu féminin :

opera, -ae f. : activité du travailleur (souvent joint à *cūa*, *studium*, opposé à *ötium*) : cf. *operam dare*, *praeberē* « donner ses soins, son travail à, s'occuper de » ; *deditā operā* « en y donnant toutes ses soins », c'est-à-dire « à dessein » ; *operā* « par expérience » ; *operae pretium est* « il y a prix pour le travail », c'est-à-dire « il y a intérêt à ». La différence entre *opus* et *opera* a été bien sentie des Latins ; cf. CGL V 36, 5 (Plac.) : *opera et operam, opera sunt artes singulorum et (id est, Deuerling) artificum, operam uero adiutorium esse cognoscimus*. — *Operā* peut s'employer aussi dans le sens concret. Il désigne alors : 1^{er} dans la langue rustique, une journée de travail, cf. Varr., R. R. 1, 18, 2, *quaternis operis singula iugera (confodere)* ; 2^{er} un journalier, un travailleur (surtout au pluriel) ; cf. Col. 3, 21, 10, *plures operas conducere*. Cf. le double sens du « manœuvre » (mais avec un changement de genre). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6070. Celtique : irl. *opair* et *opred* « opératūs », britt. *ober*.

Dérivés et composés : 1^{er} de *opus* :

opusculum : petit ouvrage ; et surtout « petit ouvrage littéraire, opuscule ».

opifex c. (fait sur *opus*, comme *mūnīfex*, *homīcīda*, *uolnīfīcīs*, etc.) : ouvrier, artisan ; d'où *opīfīcī*, CGL II 476, 46 ; *opīfīcīum* (Varr., Apul.). Contracté en *offīcīum* (v. ce mot), a pris une acceptation spéciale et s'est détaché de *opus* ; *offīcīna* (*opīfīcīna* dans Plt., Mi. 880) : atelier, fabrique. Terme général, susceptible d'acceptions plus précises dans des langues techniques, ainsi : 1^{er} poulailler, volière (= *δρυθών*, *auīārīum*) ; 2^{er} forge (cf. *fabrica*), cf. ital. *fucina*, M. L. 6045 ; 3^{er} atelier où l'on fabriquait la monnaie ; de là, à l'époque impériale, *offīcīnātō*, -trīz. Détaché de *offīcīum* à mesure que celui-ci a développé son sens moral.

2^{er} de *opera* : *opella* : petit travail (rare, poétique) ; *operōs* : laborieux (sens actif et passif « travail laborieux » et « homme laborieux »), cf. gr. *ἔργωδης* ; *operōsūs* (Tert.) ; *operātīus* : relatif au travail ; subst. *operātīus*, -a : ouvrier, ouvrière, M. L. 6072.

A *opus* comme à *opera* peut se rattacher le dénominal : *operor*, -āris (et *operō*, -ās, attesté à basse époque et conservé dans les langues romanes, M. L. 6071) : travailler, accomplir un travail ; et spécialement « accomplir une cérémonie religieuse », c'est-à-dire la tâche

que réclament les dieux : *operari est deos religiose et cum summa ueneratione sacrificii liuare*, dit Non. 523, 8, qui cite, entre autres, Vg., G. 1, 339, *sacra refer Cereri, laetus operatus in herbis* (cf. Properce, 1, 33, 2) ; sens conservé encore dans la *Peregr. Aeth.* 15, 2 et qui apparaît aussi dans l'emprunt v. h. a. *opfarōn* « sacrifier ». Cf. *epulare*. Il est à remarquer que le dérivé *operor* (et aussi *operatiō*, cf. *operatiōnēs dēnīcālēs*) a conservé l'ancien sens religieux qui est dans *skr. ḍāpah* et ne se trouve plus dans *opus* ni dans *opera*.

Dérivés tardifs : *operātor*, *-trix*, *-tōrius*, *-tiuus*, *-tiō* (langue de l'Église) ; *cooperatiō*, *-tor*. Cf. aussi *inoperō* (Itala = ἐνεργοῦμα) et *inoperō*, et M. L. 190, **adoperāre* ; 2152, **conoperāre* ; 3025, **exoperāre* > ital. *scioperare* ; et *inoperatūs*. Le germanique a emprunté *operāri* (v. plus haut) et *operārius* : m. franc. *opperer*.

Le mot *opus*, apparenté au nom d'action *ops*, *opis*, se retrouve dans *skr. ḍāpah* (gén. *ḍāpasah*) « œuvre ». Le vocalisme latin *o* vient du nom radical *op-*. Pareille action s'observe en védique, où existe *ḍāpah* « action religieuse, sacrifice », avec la voyelle longue attestée par v. h. a. *uoba* « fête », *uoban* « exercer » (et m. h. a. *uobo* « agriculture »). Le vocalisme *e* figure dans lat. *epulāe* ; v. ce mot. Le germanique a de plus v. isl. *afl* « force », *afla* « préparer, gagner », etc., et *efna* « accomplir », *efni* « matériel à employer ». Un dénominatif semblable à *operāri* se retrouve en osque et en ombrien : osq. *úpsannam* « operandām », pft. 3 sg. *upsed*, 3 p. pl. *upsannam* ; ombr. *impér. osatu* « operātor », part. *oseto* « operātā » (osq. *upsa tuh* « operālī ») ; cf. pélign. *upsaseter* « operārētū » (passif).

ōra, *-ae* f. : *oiae extremae partes terrarum*, i. e. *maritime dicuntur, unde et uestimentorum extremae partes, quae quidem et primae dici possunt. Caeclius in Aethrione usus est pro initio rei, cum uit (3) : «oram reperire nullam, quam expediām, queo», Fest. 196, 31 ; «bord» (d'un vase, d'une blessure, d'un vêtement, etc.) ; spécialement « bord de la mer » (*litus, ripa*) ; et aussi « zone, région » ; cf. Enn. A. 114, *luminis oras* « les bords de la lumière », c'est-à-dire la région où aborde le nouveau-né au sortir des ténèbres. Attesté de tout temps. Les représentants romans remontent à *ōra* et *ōrum*. M. L. 6080. Celtique : irl. *or*.*

Dérivé : *ōriārius* : côtier (technique, Pline).

Le sens de « bord d'un vêtement » a dû s'exprimer aussi par un diminutif **ōrula*, avec un dénominatif **ōrulāre* que supposent les formes romaines du type « ourler » (panroman, sauf roumain). M. L. 6108 ; B. W. s. u.

L'adverbe *cōram*, qu'on ne peut séparer ni de *ōs* ni de *ōra*, indique que, malgré la forte déviation de sens, *ōra* doit être un dérivé de *ōs* : v. ce mot.

ōra, *-ae* f. : câble. Peut-être est-ce le même mot que *ōra* « rivage » employé dans la langue nautique avec le sens technique de « câble qui attache le vaisseau au rivage », par opposition à *ancorāle* « câble de l'ancre » ; cf. T.-L. 22, 19, 10 ; 28, 36, 11 ; Quint. 4, 2, 41. V. Niedermann, dans *Glotta* 19, 5 sqq.

ōriārium : v. *ōs*.

ōrāta : v. *aurum*.

ōrbi, *-is* m. (ablatif ancien *orbi* ; nominatif récent

orbs (d'après *urbs*?), *Venant. Fort.*, *Carm.* 8, 5) : rond, cercle (plat ou creux, par opposition à *globus*) ; spécialisé dans différentes acceptations : *orbi terrae, terrōrum* « cercle des terres, terre » ; dans la langue militaire, *orbi facere* « former le cercle » ; dans la langue astronomique, « cercle du Zodiaque » ; *o. lacteus* « voie lactée » ; *orbi*, roue, disque ; poisson lune, etc. Ancien, usuel, M. L. 6083.

Dérivés : *orbitus* (rare) : en forme de roue ; *orbita* f. : 1^o trace de roue, ornière (cf. *orbitōs* « plein d'ornières »), *exorbitare* « dévier de la route tracée » ; puis « trace » en général ; 2^o course, orbite (de la lune). M. L. 6084, *ōrbita* (avec *ō* ?, ou plutôt *o* fermé ?) ; B. W. *ornière*.

orbiculus : roulette, poulie, M. L. 6082 ; *orbicularis* « cyclamen » (Marc., Ps.-Ap.) et « envie, orgelet », d'après gr. *πτερόγυρον* ; *orbiculatus* ; *orbiculus* (Gloss.). Cf. peut-être aussi *orbicularis*, *urbicularis* « panaris » (Orib. ; cf. A. Thomas, Mél. Havet, 520).

On a souvent rapproché gr. *ἐρέφω* « je couvre », *ἐρό-* « roseau (couvrant une maison) », *δροφή* « toit ». Mais ni la forme de la racine, qui est **rebh-* pour le mot grec, ni le sens ne recommandent ce rapprochement. Étymologie obscure.

Ombr. *urfeta*, qu'on traduit par *orbita*, T. E. II b 23, doit désigner un objet de forme circulaire (cf. *orbes aenei* dans T.-L. 8, 20, 8) tenu en main dans une cérémonie religieuse.

orbus, *-a*, *-um* : « privé de » (déjà dans Enn., Plt.) ; et spécialement « privé de ses parents, orphelin, orpheline » ou « privé de ses enfants » ; cf. P. F. 195, 9, *orba est quae patrem aut filios quasi lumen omisit* ; quelquefois *orba* s'emploie avec le sens de « veuve ». Les dérivés et composés ont également le double sens : *orbiātus*, *orbiātō* (archaïque) ; *orbi*, *-ās* et ses dérivés ; *orbiātō* (Accius) ; *orbefaciō* (Gloss.) ; *Orbōna*. Ancien, usuel, classique.

On trouve dans Ov., M. 3, 518, *orbus lumine*, dans Pline 7, 124, *orbitas lumini* « perte d'un œil ». *Orbus* a été employé absolument dans le sens de « privé de la lumière, privé de ses yeux », comme le grec moderne *πτωρός* ; cf. la glose de Festus citée plus haut, Apul., Met. 5, 9, 2, *exorbāre*, Act. Petr. 20, p. 67, 15, et les gloses du type *orbus* : *πτωρός*, *δραπάνος*, *τυφλός*. Le rapprochement de *orbus* au sens de « orbite, œil » (cf. Vg. A. 12, 670, *ardentes oculorum orbes ad moenia torsū* ; Ov., Am. 1, 8, 16, *geminō lumen ab orbe uenit*) a pu jouer un rôle dans cette spécialisation. C'est avec le sens de « aveugle » que *orbus* est demeuré dans les langues romanes ; cf. M. L. 6086, *orbus* ; B. W. *orvet* ; M. L. 3026, *exorbāre*, tandis que le sens de « orphelin » était assuré par le représentant de *orphanus*, emprunt au gr. *δρφανός*, attesté dans la langue de l'Église (M. L. 6105). V. Löfstedt, *Syntactica*, II, p. 374 sqq.

Cf. arm. *orb* (gén. *orboy*) « orphelin » et gr. *δρφο-* (dans *δρφοβοτα* « entr'portu : δρφανός, Hés., etc.), d'où le dérivé *δρφανός* « vide, dénué de » et « orphelin » !

Got. *arbi*, irl. *orbe* (si toutefois le mot germanique n'est pas emprunté au celtique) « héritage » présentent un développement de sens comparable à celui de *hērēs*. Les deux mots, à l'origine, signifiaient « privé » (de son père). Une différenciation s'est opérée en latin. Le dé-

rivé *hērēs* de la racine **ghēr-* a pris le sens de « héritage », tandis que *orbus* a gardé le sens de « orphelin ». L'allemand *Arbeit* appartient aussi à cette famille.

orca, *-ae* f. : *genus marinae beluae maximum, ad cuius similititudinem uasa ficaria dicuntur; sunt enim teretes atque uniformi specie*, P. F. 195, 4 : 1^o orque, épaulard (cf. Plin. 9, 12) ; 2^o vase à gros ventre, tonne (à vin, à poisson salé) ; cornet à dés (Pompon.). Sert aussi de surnom. M. L. 6087, *ōrca*. En germanique : v. angl. *orc* « Krug » ; néerl. *orck* « bélua maritima ».

Dérivés : *orcula* (Caton), *orcularis*, qui se rattachent au second sens.

Contamination de deux mots différents à l'origine : *orca* « baleine », qui remonte à *ὅρκη*, accusatif de grec *ὅρκος*, sans doute par un intermédiaire étrusque (comme *sporta* en face de *στριθά*), a été rapproché par l'étymologie populaire de *orca*, emprunté à gr. *ὅρκη* « pot de terre où l'on met des poissons salés », à moins que *orca*, *ὅρκη* ne proviennent tous deux d'une langue méditerranéenne. Cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 248 ; et Bertoldi, *Quest. di metod.*, 290. Le latin a, d'autre part, *oreus, évidemment de même origine ; cf. aussi *urna*.*

Orcus, *-i* m. (ancien *Vragus* d'après Verrius Flaccus ap. Fest. 222, 6 ; 1. *Vrgus* avec Fulv. Urs.) ; nom d'une divinité infernale ; « les enfers » eux-mêmes et « la mort » ; Ancien (Naev., Plt.). M. L. 6088 ; fr. *ogre*, v. angl. *orc*.

Dérivé : *orcīnus*, adjectif employé dans la langue du droit : *orcīnī libertū* « affranchis par testament après la mort de leur maître » ; d'où *Orcīnātus* (Mart.). Étymologie inconnue. Étrusque, d'après Heurgon, *Hommages Niedermann*, p. 168 sqq. *I*

Sur orbicēta, v. *bēta*.

ōrdō, *-ris*, *ōrsus sum* (*ōrditus sum*, Sid., Vulg.), *-ī* : *ourdir* [une trame], commencer à tisser ; puis, par extension, « commencer, entreprendre » ; en particulier « commencer à parler ». Le sens de « commencer » a dû se développer par un rapprochement de *oridō* et de *ōrdō*. Des confusions ont eu lieu entre les deux verbes ; cf. *aborior*, *aborsit*, *adortus*, s. u. *oridō* et la glose *ortus est* : *ingressus est*, CGL IV 372, 52, qui se rapporte plutôt à *ōrsus*. Ancien, usuel. Panroman, dans le sens technique de « ourdir ». M. L. 6093, *ordire*.

« Le sens spécial « ourdir » en parlant d'une trame est le sens primitif. Pline 11, 24 (80), *Araneus orditū telas*. *Ordīri retia*. Les composés *exōrdīor* « monter une trame » et *redōrdīor* « dévier » présentent une acceptation empruntée au même ordre d'idées. Cic., Or. 2, 23, *Petere, Antoni, quod exorsus es*. Plaute, Ps. 399, *Neque exordīri primum unde occipias habes* | *Neque ad detexundam telam certos terminos*. De l'idée de placer les fils sur le métier on est passé à l'acceptation générale « commencer », par une de ces extensions de sens dont toutes les professions et tous les travaux manuels ont fourni des spécimens au langage. V., par exemple, *recidītūs*, *estimātūs*, *prætextūs*. Nous disons de même remettre sur le métier pour *recommencer*. — Une parenté entre *ōrdō* « l'ordre, la rangée » et *ōrdō* est possible. Il est intéressant que le sens spécial « ourdir » est le seul qui ait survécu en français » (Bréal-Bailly).

Dérivés et composés : *ōrsa*, *-ōrum* n. subst. de l'adj. *ōrsus* (rare et poétique) : commencements, entreprises ; en particulier dans Virgile « paroles, discours » (d'après *sermōnēs serere, cōsērere, texere*, etc.) ; *ōrsus*, *-ūs* (rare, poétique) ; *ōrsūs* (bas latin) ; *exōrdīor* ; *exōrsa*, *-ōrum* (poétique) ; *exōrsus*, *-ūs* (Cic., De imp. Pomp. 4, 11) ; *exōrdīum* : commencement d'une trame, cf. Quint. 5, 10, 71, et Fest. 200, 4 ; puis « commencement, exorde » (sous l'influence de *exōrīor*) ; *prīmōrdīum*, usité surtout au pluriel *prīmōrdīa*, décomposé en ses éléments par Lucr. 4, 28 ; *ōrdīa prima* : premiers commencements ; d'où à basse époque *prīmōrdīalīs*, *-liter* ; *redōrdīor* (seulement dans Plin., avec le sens technique, *redōrdīri filia rursusque texere*). Tardif : *ōrdītūra* : structure (Ven. Fort.).

Le rapprochement avec les gloses d'Hésychius *ōrō* *δημα* *· ἡ τολυπή τῶν ἐρῶν* et *ōrō* *δημα* *τὸν χτυνωλαχον* n'est pas satisfaisant pour le sens, même en ce qui concerne *ōrdō*. Le fait que *ōrdō* et *ōrnō* pourraient être parents de *ōrdō* le rend invraisemblable. Le sens de *ōrdō*, *ōrnō* indique un rapprochement avec la racine de *artus*, *armus* et de *ritus* ; mais le détail des formes n'est pas expliqué par là. Cette étymologie, quoique vague, rend compte du sens de *ōrdō* : il y aurait eu spécialisation dans une langue technique.

ōrdō, *-inis* (avec *ō*, c'est-à-dire « fermé » attesté par les langues romanes, cf. M. L. s. u., et par l'emprunt gallois *urdd*) m. : d'abord « ordre [des fils dans la trame] », cf. *seriēs* ; et, dans la langue commune, « rang, rangée [sens abstrait et concret : *trēs ōrdīnēs lapidū*], alignement, ordre » : *in ōrdīnēm*, *extrā ōrdīnēm*, *ōrdīne*, etc. A pris ensuite dans diverses langues techniques des acceptations spéciales, notamment dans la langue du droit public, où *ōrdō* désigne la classe à laquelle appartient un citoyen, le « rang » : *ōrdō senātōriūs*, *equester*, *plēbeius*, dans la langue religieuse : *ōrdō sacerdotūm*, *haruspīcum* (sens conservé dans la langue de l'Église, *ordīnes sacerdotūm* et *leuitarūm*, Vulg. 2, Esdr. 13, 20 ; cf. fr. « les ordres ») ; dans la langue militaire, « poste, rang, ordre de bataille » (cf. gr. *τάξις*) ; par suite, en vertu d'expressions comme *centūriō primī ōrdīnīs*, *ōrdīnēs dūcere*, *ōrdō* arrive à désigner un commandement, *ōrdīnēs dūcī dare*, *adimere*, et même celui qui l'exerce : *tribūnī militū primīs ōrdīnībus convocātūs*, Cés., B. G. 6, 7, 8. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6094. Celtique : irl. *ord*, britt. *urdd* ; germanique : v. a. *ordina*, *ordinō* « Ordén, ordnen ».

Il est à noter que *ōrdō* n'a pas le sens de « mettre en rang », mais de « commencer ». Le dérivé de *ōrdō* qui signifie « mettre en ordre », c'est *ōrdīnō* ; et les Latins ne sentaient pas une parenté entre *ōrdō* et *ōrdō*.

Dérivés : *ōrdīnālis*, terme de grammaire, *ōrdīnāle nōmen* (= *τακτικός*) ; *ōrdīnāriūs* (non dans Cic., ni dans Cés.) : conforme à l'ordre, ordinaire, régulier, usuel. Souvent employé par les langues techniques dans des acceptations spéciales : *ōrdīnāriūs cōsulēs* (par opposition à *suffectū*) ; *-oleum* (par opposition à *cibātūm oleum*) ; *-ōrātiō* (opposé à *breuiātūm* ou *summātūm*), etc. ; subst. *ōrdīnāriūs* m. : 1^o (esclave) surveillant qui donne des ordres ; 2^o centurion de la première cohorte ; 3^o gladiateur dressé selon les règles (opposé au *cateruāriūs*). Cf. aussi Fest. 198, 9 : *ōrdī-*

(graphie maladroite de *āñhā*). Le sanskrit a des élargissements *ās(i)yam* et, aux cas obliques, loc. *āśin*, *āśáni*, gén. abl. *āśnā*, etc; cf. le génitif av. *āñhāñ*. On signale, en celtique, irl. *á* « bouche » et, en germanique, v. isl. *ōss* « bouche de fleuve » (thème **osa*). Mot radical court qui ne persiste, avec son sens propre de « bouche », qu'à date ancienne, dans des langues périphériques, le hittite, l'indo-iranien et l'italo-celtique, comme une survivance, et qui fournit surtout des formes dérivées ou élargies. — Gr. *οτρόπα* est aussi neutre.

osa : v. (h.)*osa*.

ōscēdō, -inis (*oscidō*) f. : 1^o oscillation, bâillements fréquents (Gell. 4, 20, 9) ; 2^o aphète dans la bouche des enfants (Ser. Samm., Isid. ; confusion avec *ostigō*?).

Même suffixe -ēdō qu' dans *grauēdō*, *torpēdō*, etc., qui a servi à caractériser les noms de maladies. *ōscēdō* semble supposer un adjectif **ōscus* (cf. *mancus*, *brocuss*, *maccus*, etc.) signifiant « à la bouche ouverte ». C'est peut-être à cet adjectif **ōscus* qu'il faut rattacher *ōscitā*, *ōscitor* « bâiller », dont l'explication par *ōs* + *cīō* fréquentatif de *cīō*, *cīō* est peu satisfaisante sémantiquement : « bâiller » n'est pas « remuer la bouche », mais « ouvrir la bouche ». — Toutefois, *ōscēdō* peut avoir été formé analogiquement sur *tussēdō*, cf. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 240.

ōscitō, -ās (ō? cf. M. L. s. u., *oscitor* (Plt., Turp.) : bâiller. D'où *ōscitātō*. Cf. *ōscēdō*.

ōscitāre, ancien et usuel en latin, est peu représenté dans les langues romanes ; et les formes attestées sont douteuses ou proviennent de contamination ; cf. M. L. 6111. La langue parlée employait les termes plus expressifs *bataire*, *bataclāre*, dont la fortune a été considérable.

ōsculum, -i n. : diminutif de tendresse (cf. *corculum*, *melculum*) « petite bouche » ; par suite, en raison de la forme qui prend la bouche en bâissant, « baiser », sens qui s'est développé dans des expressions comme *ōscula figere* « appliquer des petites bouches » ; d'où *ōsculor*, -āris (et *ōsculō* vulg. ; il y a une forme avec diphthongue *au* dans P. F. 25, 28, *ausculari dicebant antiqui pro osculari*, *quod est os cum ore conferre*, qu'on retrouve dans les manuscrits de Plaute, Cas. 133, où cette leçon est appuyée par un jeu de mots entre *auscultāre* et *ausculārī* ; cf. *ōstium*, *austium*), diffèrent par l'emploi de *ōsculō*, *ōsculātō* qui, dans la langue médicale, ont servi à traduire *ἀναστομῶσι*, *ἀναστόμωσις*. A *ōsculor* se rattachent *ōsculābundus* et les composés expressifs *ad*-, *dē*-, *ex*-, *per*-*ōsculor*, évités par la langue classique. Sur la différence entre *ōsculum* et *bāsium*, *sārium*, v. ces mots. Ancien, usuel, classique. Non roman.

ōscillum, -i n. : diminutif de *ōs*, *ōsculum*. Deux sens, le premier se rapportant au sens de *ōs* « bouche, orifice », l'autre à celui de *ōs* « visage » : 1^o petite cavité au milieu des lègumineuses, d'où s'élance le germe (Colum.) ; 2^o petit masque (= *στρωμάτιον*, *προσωπεῖον*), surtout de Bacchus, qu'on suspendait aux arbres, notamment dans les vignobles, de manière qu'ils fussent agités par le vent. Cf. Vg. G. 2, 387 sqq., *oraque corticibus sumunt horrenda cauatis*, | et te, *Bacche, uocant per carmina laeta, tibique | oscilla ex alta suspendunt mollia pinu*.

De ce second sens dérive *ōscillō*, -ās « se balancer (comme les masques) » et *ōscillatiō*.

Sur *ōscillum*, v. K. Meuli, *Mus. Helv.* 12 (1955) 214 sqq.

ōs (*oss*, puis *ōs*), **ōssis** n. (doublet *ōssum*, cf. Charis GLK I 139, 3, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6114 ; et *ōssū*, *ōssuum*, usité surtout au pluriel *ōssua*, cf. Charis., ibid. 139, 4 ; **ōssa* f. [Vindic.]) : Attesté de tout temps ; panroman.

Dérivés et composés : 1^o de **ōss-* : *ōsseus* ; *ōssiculum*, diminutif technique ou populaire avec valeur affective et ses dérivés *ōssiculatō* (Cae.) ; *ōssiculātō* (Vég.) ; *ōssōsus* ; *ōssifragus*, dont dérive le nom de « l'orfraie », M. L. 6113 (avec un *ā?*) ; *ōssipagīnā* « déesse qui raffermit les os des enfants » (Arn. 3, 30) ; *ōssilagō* « tumeur dure (semblable à un os) » (Vég. Pélag.) ; *ōssilegus*, *ōssilegium*, traductions de *ἀστρόγονος*, *ἀστολόγονος* ; *ēoxōs* (ō Lucre. 3, 721), *ōssis* (cf. op. d'où *ēoxōs*, -ās).

2^o de *ōss-* : *ōssuārius* (-a *ōlla*) et le n. *ōssuārium* « ossuaire » ; *ōss(u)ōs* ; *ōssuculum* (*ossa*- *Plac.*), autre forme de *ōssiculum* (cf. *geni-* et *genuculum*) ; *ōssula* (Orb.), -lum (Gr. Tur.).

L'iranien offre la forme du nom de l' « os », sans aucun élargissement : av. *astam* (gén. pl.) ; *azdibī*, *azdibī* (c'est-à-dire *azdibī* instr. pl.) et le sanskrit la même forme avec un élargissement i/n : *āsthī* (nom.-acc. sg.) ; *āsthāñ* (gén.-abl. sg.). Le grec a un dérivé thématique *ōstēōv* ; cf. hitt. *bašt-ai-* « os ». Le mot affecte en partie des formes populaires, ainsi qu'il ressort du *th* de *skr. dsh* et du *k-* préfixe dans v. sl. *kostī* (passé au féminin sous l'influence du nominatif pluriel *kostī*) ; cf. peut-être lat. *costa*. Un traitement -ss- de -st- dans lat. *os* (*ōss*), *ōssuā* ne se retrouverait nulle part ailleurs ; il ne reste donc d'autre hypothèse que de partir d'un ancien **ōss-* d'admettre que -t- ou -th- ne sont pas des éléments essentiels du nom de l' « os » ; v. MSL 23, p. 259, cf. Benveniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 6 et 77. Si *arm. oskr* « os » repose, comme il semble, sur **ostēōv*, l'u de lat. *ossua* pourrait être ancien. La guttural de gall. *asgern* « os » ne se concilie pas avec le *k* de l'arménien. Plusieurs langues ont des noms isolés, ainsi le germanique : v. isl. *bein*, *tc*, et le baltique : lit. *kādū*, v. pr. *kaulan* (neutre), etc.

ōscen, -inis m. : terme de la langue augurale, s'appliquant aux oiseaux dont le chant est prophétique. De **obs-cen* « qui chante en avant », cf. pour le premier terme *os-tendō* et pour le second *tubī-cen*, etc. L'explication de Festus : *oscines aues auspiciūm ore facient* P. F. 215, 4 (cf. Serv. Ae. 3, 361), est une étymologie populaire. Rare et technique ; pas de dérivés. Non roman.

ostendō, -is, -di, -tum, (-sum ; *ostentūrus*, Cat. Or 52, 2 ; *ostēnsus*, Varr.), -ere : proprement « tendre devant, exposer » (de **obs-tendō*), sens encore attesté, par exemple Caton, Agr. 6, 2, *ager qui soli ostentūrus erit* Vg., G. 2, 161, *Aigloni ostendere glaebas*; puis « mettre devant les yeux, montrer, indiquer ». De là *ostentum* qui, dans la langue augurale, comme *portentum*, désigne un « présage » (irl. *ostent*) ; *ostentārius* « relatif aux présages » ; *ostentifer* (Gloss.) ; *praeostendō* (Tert.) = *προπαθεῖν*.

Dérivés : *ostēnsiō* (Apul., Tert.) ; *ostēnsor* (Tert.) ; *ostēnōdā* (Lampr.) ; *ostēnsiō* (Boëce) ; *ostentus*, -ās (rare, ni dans Cic., ni dans Cés.) ; *ostentō*, -ās : fréquentatif-intensif de *ostendō*, dont il a les deux sens : 1^o « présenter, offrir », o. *alicui iugula sua pro capite alicuius*, Cic. Att. 1, 16, 4 ; 2^o « montrer avec affection ou ostentation », sens qu'on retrouve dans les dérivés *ostentatiō*, -or, -trix, -ticius, etc. Se retrouve, en ombrien : *ostendū*, *ustentū* « ostenditō ». *Ostendō*, *ostentō*, tous deux anciens, usuels et classiques, ne sont pas représentés dans les langues romanes, où *mōstrō* s'est répandu.

ōstigō, -inis f. : maladie de la bouche du mouton (Col.) ; cf. *mentigō*. Sur la forme, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 178.

ōtium, -i n. : temps de repos, retraite, loisir, inaction. Opposé à *negōtium*, e. g. Cic., Off. 3, 1, *nostrum otium negoti inopia, non requiescendi studio constitutum est* ; spécialement « paix, tranquillité » (par opposition à *bellum*). Ancien, usuel, classique. Conservé seulement en ancien provençal ; cf. M. L. 6122.

Dérivés : *ōtiōs* : *ōsif*, qui est de loisir ; et aussi « oiseux », M. L. 6121 ; subst. *ōtiōsus* m. : particulier, civil (par opposition à « militaire ») ; *militare nomen graue inter otiosos*, Tac., Agr. 40), d'où *ōtiōsītās* (Vulg., trad. *ἀργύρια*) ; *ōtiōlum* (familier, Cael. ap. Cic.) ; *ōtior*, -āris (rare, mais classique ; opposé par Cicéron à *negōtior*) ; *ōtiōtōs* (Quint. = gr. *ἀχολός*) ; *negōtium*, v. ce mot.

L'idée que *ōtium* serait à rapprocher de *got. aupeis* (vide), gr. *αὐτοῖς* (vide, vain), *αὐτός* « en vain » est écartée par le fait qu'il n'y a pas trace d'une graphie au- en latin. De plus les sens diffèrent. Pour la formation, cf. *indūtiae*?

ōqualidia (*ōualoida*) : nom d'une plante, la camomille, dans Ps.-Ap. 23, 12. Origine et sens douteux.

ouis, -is c. : mouton. Mot épique à l'origine ; cf. Gell. 10, 1, 4, qui rappelle la forme de la *minima multa* d'après Varro, amende qui consiste en un *un ūnis ouis*, et qui ajoute : *ac nisi eo genere diceretur negauerunt iustum uideri multam* ; encore dans Varro, le sexe était précisé par l'adjonction de *mās* ou *fēmina* ; cf. *ouis mās*, Varr., L. L. 5, 98 ; *ouis sēmīmās*, Ov., F. 1, 588, et Non. 216, 25. Puis, les noms en -is étaient généralement féminins et le troupeau se composait essentiellement de femelles (on sacrifie la plupart des mâles en bas âge), *ouis* a tendu à désigner uniquement la « *breibis* », tandis que *berbez* (*uerbez*, *ueruex*) était réservé au mâle (à côté de *ariēs*). Cette distinction n'a, du reste, pas subsisté et c'est à *berbīcēm* qui remonte le féminin français « *breibis* ». On lit dans une glose *ouis* : *uerbez*, CGL II 416, 24. *Ouis*, *ouem* n'est guère représenté en roman ; il ne s'est maintenu qu'en roumain ; cf. M. L. 6127 ; les autres langues ont recouru à *ouicula*, **ouaculā*, M. L. 6124, 6123 b, ou à d'autres mots : *fēta*, *pecora*, *ueruēem* ; cf. W. von Wartburg, *Zur Benennung des Schafes in den rom. Sprach.*, Berlin, Raimer, 1918 (Abhandl. d. Berl. Akad. phil.-hist. Kl. 10).

Dérivés et composés : *ouilis* : de mouton ; subst. *ouile* n. : bergerie, parc à moutons, M. L. 6125 ; et par extension « enclos pour les votes au Champ de Mars » ; cf. *equile* ; *ouinūs* (Ser. Samm.), M. L. 6126 ; *ouillūs* (classique) ; *ouillīnūs* (tardif) ; *ouiāriūs*, -ās (-icus) (rare) ; *ouicula* (tardif).

ouijer (Plin., N. H. 8, 70, *a ouifera* pour désigner la girafe ; cf. encore Ed. Diocl. 8, 25 = *τραγέλαφος* ;

voi et *ostrum* comme formé sur *ostrīnus* coupé *ostrīnūs*.

ostriāgō, -inis f. : plante colorante. Se trouve dans Ps.-Ap. 28 et CGL III 541, 15 et 585, 10. Formation en -āgō du type *lappāgō*, etc. Cf. Ernout, *Philologica*, I, 165 sqq.

Sans doute de *ostria*, du gr. *στρεπτον* « pourpre » (colorant). V. André, *Lex.*, s. u.

ōtium, -i n. : temps de repos, retraite, loisir, inaction. Opposé à *negōtium*, e. g. Cic., Off. 3, 1, *nostrum otium negoti inopia, non requiescendi studio constitutum est* ; spécialement « paix, tranquillité » (par opposition à *bellum*). Ancien, usuel, classique. Conservé seulement en ancien provençal ; cf. M. L. 6122.

Dérivés : *ōtiōs* : *ōsif*, qui est de loisir ; et aussi « oiseux », M. L. 6121 ; subst. *ōtiōsus* m. : particulier, civil (par opposition à « militaire ») ; *militare nomen graue inter otiosos*, Tac., Agr. 40), d'où *ōtiōsītās* (Vulg., trad. *ἀργύρια*) ; *ōtiōlum* (familier, Cael. ap. Cic.) ; *ōtior*, -āris (rare, mais classique ; opposé par Cicéron à *negōtior*) ; *ōtiōtōs* (Quint. = gr. *ἀχολός*) ; *negōtium*, v. ce mot.

L'idée que *ōtium* serait à rapprocher de *got. aupeis* (vide), gr. *αὐτοῖς* (vide, vain), *αὐτός* « en vain » est écartée par le fait qu'il n'y a pas trace d'une graphie au- en latin. De plus les sens diffèrent. Pour la formation, cf. *indūtiae*?

ōqualidia (*ōualoida*) : nom d'une plante, la camomille, dans Ps.-Ap. 23, 12. Origine et sens douteux.

ouis, -is c. : mouton. Mot épique à l'origine ; cf. Gell. 10, 1, 4, qui rappelle la forme de la *minima multa* d'après Varro, amende qui consiste en un *un ūnis ouis*, et qui ajoute : *ac nisi eo genere diceretur negauerunt iustum uideri multam* ; encore dans Varro, le sexe était précisé par l'adjonction de *mās* ou *fēmina* ; cf. *ouis mās*, Varr., L. L. 5, 98 ; *ouis sēmīmās*, Ov., F. 1, 588, et Non. 216, 25. Puis, les noms en -is étaient généralement féminins et le troupeau se composait essentiellement de femelles (on sacrifie la plupart des mâles en bas âge), *ouis* a tendu à désigner uniquement la « *breibis* », tandis que *berbez* (*uerbez*, *ueruex*) était réservé au mâle (à côté de *ariēs*). Cette distinction n'a, du reste, pas subsisté et c'est à *berbīcēm* qui remonte le féminin français « *breibis* ». On lit dans une glose *ouis* : *uerbez*, CGL II 416, 24. *Ouis*, *ouem* n'est guère représenté en roman ; il ne s'est maintenu qu'en roumain ; cf. M. L. 6127 ; les autres langues ont recouru à *ouicula*, **ouaculā*, M. L. 6124, 6123 b, ou à d'autres mots : *fēta*, *pecora*, *ueruēem* ; cf. W. von Wartburg, *Zur Benennung des Schafes in den rom. Sprach.*, Berlin, Raimer, 1918 (Abhandl. d. Berl. Akad. phil.-hist. Kl. 10).

Dérivés et composés : *ouilis* : de mouton ; subst. *ouile* n. : bergerie, parc à moutons, M. L. 6125 ; et par extension « enclos pour les votes au Champ de Mars » ; cf. *equile* ; *ouinūs* (Ser. Samm.), M. L. 6126 ; *ouillūs* (classique) ; *ouillīnūs* (tardif) ; *ouiāriūs*, -ās (-icus) (rare) ; *ouicula* (tardif).

ouijer (Plin., N. H. 8, 70, *a ouifera* pour désigner la girafe ; cf. encore Ed. Diocl. 8, 25 = *τραγέλαφος* ;

Vulg. Deuter. 14, 5 ; Apicius 8, 352), glosé πρόβατον ἄγριον, v. Thes. Gloss. emend. s. u. ; cf. *ferus*.

ouicerda, -ae f. : crotte de brebis ; cf. *muscerda* ; *ouispex*, *ouium inspector* (Gloss.).

suouetaurilia (on attendrait *suouitaurilia*) n. pl. : sacrifice composé d'un porc, d'un mouton, d'un taureau.

ōpīliō : v. ce mot. Cf. encore les noms et surnoms *Ouius*, *Ouidius*, *Ouinius*.

L'ombrion a u. v. *u. v. ouem*, *uvef*, *oui* « ouis ». De même que l'skr. *āvīl* et gr. δ(F)ις (hom. δις, att. δις), lat. *ouis* désignait le « mouton » sans exception de sexe. C'est l'état indo-européen, et le slave ne distingue qu'à l'aide de suffixes secondaires : *oīl-nū* « bœlier » et *oīl-ka* « brebis » ; le lituanien a fixé *avis* au genre féminin : « brebis », et a créé *āvinas* « bœlier ». Au sens restreint de « brebis », le mot a subsisté en germanique : v. isl. *aer*, v. h. a. *ouwi*, *ou* (et got. *awi*-str. « bergerie »), et en celtique : irl. *oi*. — Pour le nom du « bœlier » en latin, v. *artes*.

ouō, -ās (parfait non attesté ; du reste, les formes personnelles sont rares ; la forme la plus fréquente est *ouāns*), *ouātūm*, -āre : *ouantes*, *laetantes*, *ab eo clamore quem faciunt redentes ex pugna victores milites, geminata O littera*, P. F. 213, 7. Ancien (Plt., Ba. 1069), classique.

Le rapprochement avec *ouis* proposé par Bréal et le sens qu'il donne de *ouā* immoler une brebis pour la cérémonie du petit triomphe », d'où « être triomphant », ne semblent pas justifiés. Aucun des textes relatifs à l'*ouātūm* ne mentionne le sacrifice d'une brebis ; cf. Gell. 5, 6, 20 sqq. ; P. F. 213, 6 ; Plin. 15, 155. *Ouāns* a le sens de « pousser des cris de joie » ; cf. Vg., G. 1, 346, *omnis quam chorus et socii comitentur ouantes* ; 423, *ouantes gutture corui* ; Ae. 3, 189, et cūncti dicto *parēmus ouantes*, sens qui concorde avec la définition de Festus citée plus haut. Le mot s'est spécialisé ensuite dans le sens de « se réjouir d'une victoire, remporter un petit triomphe », par la même évolution qui fait que θράμβος, l'hymne chanté aux fêtes de Bacchus, a désigné la cérémonie du triomphe. Dans ni l'un ni l'autre des mots l'idée de sacrifice n'est envisagée. *Ouō* s'apparente donc (ou est emprunté comme *triumphō*) au gr. *euō* « cri de joie qu'on poussait aux fêtes de Bacchus ».

oxus, -i m. : *dolones... hos uolugis Graeco nomine oxos uocant, i. e. acutos*, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. ὄξος, substantivé et passé à la 2^e déclinaison.

ozīnosus adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de **ozīna* (*ozēna*) forme vulgaire de *ozaena*, transcription littérale de ὄξανα (Plin., Theod. Prisc.).

chus », *εὐάζω*, et représente **ewaiō* avec passage de *ew-* à *ou-* comme dans *nouus* en face de *έφος*.

Dérivés : *ouālis* (*corōna*) ; *ouātō* ; *ouatus*, -ūs (Val. Fl.).

ōuum, -i n. (*ouūs* et *ouua*, Orib.) : œuf. L'ō de *ouum* est constant. L'o ouvert attesté par les langues romanes (v. fr. *uef*, etc.) provient d'une différenciation de la voyelle qui s'est ouverte devant le *w* ; cf. Meyer-Lübke, *Einf.*³, §§ 121, 128, 150. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6128. Celte : irl. *ub*.

Dérivés et composés : *ouātūs* : 1^o en forme d'œuf ovale (= φοεδή); 2^o moucheté, *ouārius* : qui récolte les œufs ; *ouārium* : φορόπον (Gloss.) ; *ouāpus* : ovipare. Tardif, peut-être création d'Apulée, Mag., p. 298, 24, *uiuipari et ouipari : ita enim appello quea Graeci ζωτόκα καὶ φοτόκα ; οὐιφίας* (Eust.) ; *ouālis* (tardif), M. L. 6123 c ; **exōvāre*, M. L. 3028 a.

Le nom de l' « œuf » a l'air d'un dérivé de type indo-européen, à *vrddi*, d'un nom signifiant « oiseau » (cf. gr. οἰωνός). Le grec a de même deux formes : dor. **ωfōv* attesté par ὄβεα τὰ φά, Ἀργεῖον (Hés.) et ὄξεις chez Épicharème ; et **ωfōv*, attesté par lesb. οἴων et att. φών. Mais, dans les formes germaniques et slaves correspondantes, il n'y a pas trace de -*w*- intérieur : serbe *jáje*, et avec suffixe secondaire : v. sl. *ajice*, r. *jaicó*, etc., et v. h. a. *ei*, v. isl. *egg* (la forme *ai-* dans germanique **aiya-* n'indique rien sur la nature ancienne, **oi-* ou **ōi-*, de la diphthongue), etc. Les formes gall. *wy* et irl. *og* posent des problèmes (v. II. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 66). Ceci conduit à se demander si le *w* des formes iraniennes, grecques et latines ne proviendrait pas d'une étymologie populaire. Le *x* de pers. *zāya* s'est développé en iranien (v. un essai d'explication, BSL, Comptes rendus, 130, p. 90 sqq.). Le *j*- de arm. *ju* « œuf » est énigmatique.

ōxālis : rumex. Du gr. ὄξαλης (Plin.). M. L. 6129.

oxus, -i m. : *dolones... hos uolugis Graeco nomine oxos uocant, i. e. acutos*, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. ὄξος, substantivé et passé à la 2^e déclinaison.

ozīnosus adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de **ozīna* (*ozēna*) forme vulgaire de *ozaena*, transcription littérale de ὄξανα (Plin., Theod. Prisc.).

pabō, -ōnis m. (Gloss.) : *uehiculum unius rotae*, CGL V 606, 45 et 585, 15 ; *pabillus*, -i m. (Lampr., Elag. 29). Mots de la basse latinité ; sans doute empruntés.

pabulum : v. *pāscō*.

**pacō* ; *pāx*, *pācis* f. : fait de passer une convention entre deux parties belligerantes (l'état de paix résultant de la *pāx* se disant plutôt *ōtium*, cf. *indūtiae*) : *pacem a pactione condicionum putat dictam Sinnius Capito*, *quae utriusque inter se populo sit obseruanda* », dit Festus 260, 13. Personnifié et divinisé : « divinité qui preside à la paix, Paix ». Sens dérivés : « agrément d'une convention ou d'une demande, sentiments qu'amarit la paix, bienveillance » ; cf. Vg., Ae. 3, 369, *Hic Helenus, caesius primum de more iuuencis, | exorat pacem diuom* ; Cic., Rabir. 2, *pacem ac ueniam ab Ioue petere* ; et les expressions *pāce tuā*, *sine pāce tuā* (Vg., Ae. 10, 31) « avec, sans ta bienveillance, c'est-à-dire ta permission » ; *pax Domini*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6317. Passé en irl. *paxa*, *pōc* et en britt. *pōc* au sens chrétien de « baiser (de paix) » ; et au sens de « paix » : britt. *peoch*, *peuch*.

Pār est un nom d'action, de genre féminin, du type *nez*, *precēs*, etc., de la racine **pāk-* « fixer par une convention, résoudre par un accord entre deux parties », alternant avec **pāg-*, qui désigne surtout un acte physique ; cf. *pāngō* (*pangere pacem* et *pacisci pacem*, T. L. 9, 17, 7 et 9), *com-pāgēs*.

A cette même racine appartiennent les formes anciennes, *pacit*, *pacunt*, d'un verbe *pacere*, usitées dans la loi des XII Tab. 8, 2, *ni cum eo pacit, talio esto* « s'il ne conclut pas un accord avec lui » ; 1, 6, *rem ubi pacunt, orato... ni pacunt* au cas où ils terminent l'affaire par un accord » ; *paciō*, -ōnis f., cf. Fest. 296, 35 : *pacōnem antiqui dicebant quam nuna pactionem dicimus* ; cf. *diciō*, -ōnis (en face de **dix*), et *legiō*.

La langue classique a gardé l'inchoatif *paciscor*, -ēris, *pactus sum*, *pacisci* (doublet *paciscō*, -is dans Naevius et Plaute), de même sens que *pacere*, et *pactō*. Le neutre de *pactus*, *pactum* « pacte, convention » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6138, *pactum*, -a, et en germanique : v. h. a. *pfāhta*, d'œu m. h. a. *pfāhten* « pactare ») s'emploie souvent dans des expressions *quō pacō*, *tali pacō*, où *pacō*, par affaiblissement de sens, n'est plus qu'un équivalent de *modo*, *ratione*. Cf. encore *pactōnium* (Aug., Epist. 61, 2). De *paciscor* existent les composés *compecciscor* (-pa-), d'où *compēctō*, *dē*, *ex compēctō* « de concert », *dēpeciscor*, *dēpaciscor* (usité par Ciceron, rare en dehors de cet auteur) ; *dēpēctō* (God. Theod.) ; **dispeciscor* ?, le participe *dispectus* (var. *dispestus*) est peut-être dans Apul., Met. 4, 26. L'adjectif composé *compactus* se rattache à *pangō*.

P

Dérivés et composés de *pāx* :

pācō, -ōs (inf. pass. *pakari* dans l'inscription de Duenos?) : pacifier ; demeuré dans les langues romanes avec les sens spécialité d' « apaiser par de l'argent, payer » ; cf. M. L. 6132 ; B. W. s. u. (cf. *pacūtum* > esp. *pecho*, port. *peito* « impôt ») ; à l'époque impériale, *pācātor*, -ōtō, -ōtōs ; *perpācō* (T.-L., Flor.) ; *impācātus* (Vg.).

pācōtō adj. (Ov.) ; *Pācēnsis* « habitant des colonies dont le nom commence par *Pāx* », par exemple *Pax Iūlia* ; *pācīfer* (poétique) ; *pācīfīcus* (= εἰρηνικός) et ses dérivés : *pācīfō*, M. L. 6136, etc. ; *impācīfīcus*. Certaines formes romaines supposent aussi **pācīdīs*, M. L. 6135, créé sans doute d'après *placīdīs*, **pācēnītārē*, M. L. 6133 ; **expācārē*, 3029. Cf. aussi sans doute les noms propres dérivés : *Pācius*, *Pācius*, osq. *Pākīs* ; *Pāciūlus*, osq. *Pākūlus*, osq. *Pakūllīs*, lat. *Pāciūliūs*, mars. *Pacūies*, lat. *Pāciōnīs*, *Pācūleītūs*, etc.

L'existence d'une double forme **pāk-*, **pāk-* et **pāg-*, **pāg-* dans une racine qui fournit des formes radicales athématiques comme lat. *pāx* et comme le présent à infixé sur lequel reposent lat. *pangō* et got. *fāhan* (de **fanhan*) n'a rien de naturel.

L'ombrion a *paca* « causa » (adv.), *pase* « pâce » et *pacer* « propitius » (nom. pl. *pacer*) ; cf. marse *pacer* « propitiūm » et pél. *pacris* « pācātīs », comme *sacer*, -*crīs*. L'u de osq. *prupukid* « ex antepactō » n'est pas clair.

Le grec, qui n'a pas de correspondant à la forme nominale *pāx*, a, en revanche, un aoriste radical dans l'āπάτη homérique κατέτητη « il s'est fiché en terre », A 378, à côté de πάγη, πάγη qui est usuel. L'aoriste factif ἄπτηξα et le présent πάγνωμι ont été faits secondairement. Le parfait πάπταχα (πέπτηγεν « il est fixé » chez Homère) est ancien, en face de lat. *pepīgi*. A côté de cette forme à sonore, le grec a, avec le représentant de -*k*, πάσσαλος (att. πάτταλος) « cheville, piquet » et πάσσαχ- « pieu » (dat. mégarien πάσσαχι, Aristophane, Ach. 763, et πάσσαχιουσα πάσσαλεύσα, Hés.). Cf. *pālūs*.

Au contraire, le germanique a généralisé, pour la forme verbale, le type à -*k*, et il offre le causatif v. *sax*. *fōgian* « adapter », etc. ; et, en face de lat. *pangō*, la nasale infixée marque un aspect déterminé dans got. *fāhan* « saisir » (parf. *fajfāh*), v. h. a. *fāhan* (parf. *fāng*, partic. *gīfāng*), comme dans lat. *pangō*. En face de l'adjectif ombr. *pacer*, il y a got. *fāgers* « convenable », etc. — Avec représentant de *-*g*, on cite le mot représenté par v. sax. *fac* « enclos » ; cf. *pāgūs*, etc.

Sans doute à cause de son caractère athématique, qui entraîne des formes anomalies, la racine n'est représentée dans la plupart des langues que par des mots isolés ; on signale tch. pol. russe *paz* « joint ». La racine